

# LES LUMINAIRES

DU MÊME AUTEUR

*La Répétition*, Éditions Denoël, 2011  
disponible en Folio, n° 5534, Gallimard, 2013

ELEANOR CATTON



# LES LUMINAIRES

Traduit de l'anglais (Nouvelle-Zélande)  
par Erika Abrams

BUCHET • CHASTEL

Titre original : *The Luminaries*  
© Eleanor Catton, 2013

Et pour la traduction française :  
© Libella, Paris, 2015

Illustrations : © Barbara Hilliam, 2013

ISBN : 978-2-283-02648-9

*pour papa, qui voit les étoiles  
et Jude, qui en entend la musique*



## AVIS AU LECTEUR

Les positions stellaires et planétaires dont il est fait état dans le présent ouvrage ont été déterminées astronomiquement. C'est dire que nous reconnaissons le phénomène céleste connu sous le nom de *précession*, mouvement par lequel le point vernal, l'équivalent astrologique du méridien de Greenwich, vient à se déplacer. Ainsi l'équinoxe du printemps (d'automne, dans les latitudes australes) se produisait autrefois quand le Soleil était dans la constellation du Bélier, le premier signe du Zodiaque. Il a lieu maintenant lorsque l'astre se trouve dans le douzième signe, la constellation des Poissons. Il s'ensuit, comme nos lecteurs s'en apercevront, que chaque signe « arrive » un mois environ après ce que suggèrent les indications vulgaires. Nous apportons cette correction avec tout le respect dû aux dites indications, en nous permettant toutefois de noter que les tenants de l'erreur y persévèrent au mépris du firmament matériel qui est de fait le nôtre en ce dix-neuvième siècle ; nous osons même conjecturer qu'une pareille persuasion peut être dite d'essence piscéenne... emblématique des personnes nées dans *l'âge des Poissons*, âge de miroirs, de ténacité, d'instinct, de gemellité et de choses cachées. Cette notion nous satisfait tout en renforçant notre foi en la vaste et sage influence

du ciel infini.





## CARTE DES PERSONNAGES

### STELLAIRES :

Te Rau Tauwhare,  
*chasseur de pierre verte*  
Charlie Frost,  
*employé de banque*  
Benjamin Löwenthal,  
*journaliste*  
Edgar Clinch, *hôtelier*  
Dick Mannering, *magnat*  
Quee Long, *fondeur d'or*  
Harald Nilssen, *courtier*  
Joseph Pritchard, *apothicaire*  
Thomas Balfour,  
*agent maritime*  
Aubert Gascoigne,  
*clerc de magistrat*  
Sook Yong-cheng,  
*digger solitaire*  
Cowell Devlin, *aumônier*

### PLANÉTAIRES :

Walter Moody  
Lydia (Wells) Carver,  
*née Greenway*  
Francis Carver

### MAISON ASSOCIÉE :

La cabane de Wells (vallée de l'Arahura)  
La Banque de réserve  
(Revell-street)  
Le bureau du *West Coast Times*  
(Weld-street)  
L'hôtel du *Gril* (Revell-street)  
La mine d'or *Aurore* (Kaniere)  
La forge de China-Town (Kaniere)  
Nilssen & C<sup>ie</sup> (Gibson's-quay)  
La fumerie d'opium (Kaniere)  
L'*Adieu-vat* (trois-mâts ; port d'attache : Port-Chalmers)  
Le palais de Justice de Hokitika  
(tribunal du juge de paix)  
*À la Fortune du Voyageur*  
(Revell-street)  
La prison de Hokitika (Seaview)

### INFLUENCE ASSOCIÉE :

La raison  
Le désir  
La force

Alistair Lauderback  
George Shepard  
Anna Wetherell  
Emery Staines

L'autorité  
La restriction  
L'extrême dehors (ci-devant dedans)  
L'extrême dedans (ci-devant dehors)

TERRE FERME :  
Crosbie Wells

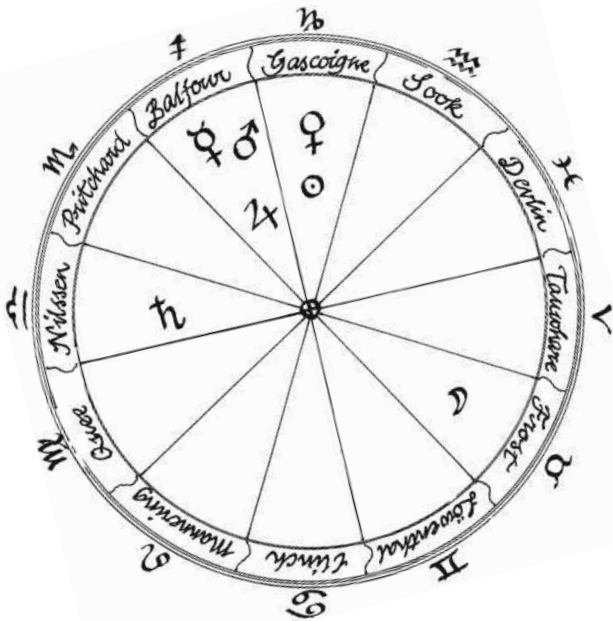
*(décédé)*

Première partie

Une sphère dans une sphère

27 janvier 1866  
(Soleil en Capricorne)

42° 43' 0"  $\odot$  / 170° 58' 0"  $\ominus$





## MERCURE EN SAGITTAIRE

*Où un étranger débarque à Hokitika ; la réunion  
d'un conseil secret est troublée ; Walter Moody  
refoule dans son cœur son souvenir le plus récent ;  
et Thomas Balfour commence à conter une histoire.*

Les douze hommes assemblés au fumeur de l'hôtel de la *Couronne* donnaient l'impression d'un groupe réuni par le hasard. Avec leur grande variété d'allure et de costume... redingotes, queues de pie, vestons de chasse à boutons de corne, mole-skinne jaune, batiste et flanelle... ils auraient pu être une douzaine d'étrangers se côtoyant dans la promiscuité d'une voiture de chemin de fer, chacun en route vers un quartier différent de cette ville pourvue de brumes et de marées en suffisance pour les séparer tous ; d'ailleurs, l'isolement délibéré de chacun, qui abîmé dans la lecture de son journal, qui se penchant pour secouer dans l'âtre la cendre de sa pipe ou de son cigare, qui la paume à plat sur le tapis du billard, s'apprêtant à jouer son coup, concourait à donner corps au type même de silence que l'on rencontre, tard le soir, dans les transports publics... soumis ici à la sourdine, non des entrechocs zézayants des wagons, mais du tambourinement gras de la pluie.

Telle était l'impression de M. Walter Moody, qui se tenait, pour sa part, dans l'embrasure de la porte ouverte, une main sur le chambranle. Il n'avait pas à se reprocher d'avoir troublé un conciliabule privé, car toute parole s'était tue dès le bruit de ses pas dans le couloir ; il n'avait point encore mis la main sur le

bouton, que chacun de ces douze avait repris son occupation (les joueurs de billard non sans de certains flottements, ayant oublié leurs places respectives) et affichait une attention si bien étudiée, que pas un seul ne leva le regard lorsqu'il pénétra dans la salle.

L'absolue unanimité de cette affectation de ne pas remarquer sa présence aurait pu piquer la curiosité du nouveau venu, si celui-ci eût été, de corps et d'âme, dans son assiette normale. M. Moody était toutefois lui-même agité et mal à son aise. Conscient dès l'abord de la possible issue fatale de la traversée vers le district ouest du Cantorbéry, prêt à affronter le tunnel liquide de cette interminable houle tourmentée qui venait se fracasser sur la barre de Hokitika et son cimetière d'épaves, il n'était pourtant pas préparé aux affres qu'elle lui avait réservées particulièrement, et demeurait incapable d'en parler, fût-ce dans son for intérieur. De nature, Moody était sans indulgence pour ses propres faiblesses... la crainte, comme l'infirmité, le poussait vers l'introspection... aussi, contrairement à sa coutume et à son caractère, ne fut-il pas d'abord sensible à l'humeur du lieu où il venait de mettre le pied.

Walter Moody était un homme dont la physionomie dénotait en temps ordinaire la bienveillance et l'intérêt pour ce qui l'entourait. Il avait de grands yeux gris imperturbables, des lèvres souples, presque d'un enfant encore, toujours prêtes à prendre le pli d'une sollicitude courtoise. Ses cheveux frisaient en boucles serrées que, plus jeune, il avait laissées retomber sur ses épaules, mais qu'il portait à présent coupées court, séparées par une raie sur le côté, lissées à l'aide d'une pommade à l'odeur douceâtre qui en fonçait la teinte, tirant leur or vers un châtain gras. Son front était, de même que ses joues, carré, son nez droit, sa peau lisse. À près de vingt-huit ans, il demeurait prompt et précis dans ses mouvements, animé par cette sève de vivacité pure qui sait être espiègle sans malice comme sans naïveté. Se présentant à la manière d'un majordome discret et alerte, il s'attirait ainsi, souvent, les confidences des moins loquaces, ou se voyait invité à servir de truchement entre des personnes que lui-même ne

connaissait que de fraîche date. En somme, il avait un aspect qui inspirait d'emblée confiance tout en ne révélant que peu de chose de son propre fonds.

Moody n'ignorait point l'avantage que lui prêtait le charme impénétrable de sa personne. Comme la plupart des gens excessivement beaux, il avait étudié avec minutie son propre reflet dans la glace et, dans un certain sens, se connaissait mieux du dehors qu'intérieurement ; dans quelque recoin de son esprit, il portait toujours sur lui-même un regard extérieur. Il avait passé bien des heures dans l'alcôve de son cabinet de toilette, dont le miroir lui renvoyait une triple image, de face, de profil et de trois quarts : le Charles de van Dyck, en bien plus saisissant toutefois. C'était un rite privé, qu'il aurait sans doute désavoué... que de voix, en effet, chez les prophètes moraux de notre temps, et que de mots, jamais assez éloquents, pour condamner la considération de soi-même ! Comme si le soi était sans rapport à soi et que le seul motif qu'on pût avoir pour consulter un miroir fût d'y voir son arrogance confirmée ; comme si l'acte de se regarder n'était pas aussi subtil, aussi chargé et continûment changeant que tout lien entre âmes sœurs. Dans sa fascination, Moody pensait moins à louer qu'à dompter sa beauté. Certes, chaque fois que son propre reflet lui tirait l'œil, dans une baie ou un carreau de vitre nocturne, il en tressaillait de satisfaction... mais ni plus ni moins que l'ingénieur qui, mis par le hasard en présence d'un mécanisme de son invention, le trouverait magnifique, rutilant, bien huilé et fonctionnant exactement comme prévu.

C'est ainsi qu'il se voyait lui-même maintenant, à l'instant de franchir le seuil du fumoir, ainsi qu'il avait conscience de faire bonne figure. Il tremblait presque d'épuisement ; la peur au ventre, comme une masse de plomb ; il se sentait poursuivi, talonné ; l'épouvante ne le lâchait plus, mais il savait présenter l'apparence d'un parfait sang-froid, et le regard qu'il promena sur la salle n'exprimait qu'une politesse respectueuse et détachée. La salle était comme un lieu reconstitué de mémoire après un très long intervalle, alors que bien des choses ont été oubliées (les

chenets, les rideaux, un manteau de cheminée digne de ce nom), mais que de menus détails subsistent : ainsi, un portrait de feu le Prince-Consort, découpé dans un magazine et fixé avec des clous de cordonnier au mur faisant face à la cour ; la couture courant par le milieu du billard qu'on avait dû scier dans les docks de Sydney pour qu'il eût une chance de survivre à la traversée ; la pile de vieilles gazettes sur le secrétaire, aux pages usées et brouillées à force de passer de mains en mains. Les deux petites fenêtres de part et d'autre de l'âtre s'ouvraient sur l'arrière-cour de l'hôtel, terrain marécageux, jonché de vieux cageots et de bidons rouillés, que seuls des fourrés de broussailles et de fougères basses séparaient des parcelles voisines, avec aussi, au nord, une rangée de cabanes à poules, aux portes cadennassées contre les voleurs. Au delà de cette vague périphérie, on voyait des fils à linge à moitié affaissés, tendus et retendus derrière les maisons de la première rue latérale à l'est, des piles hérissées de bois de charpente brut, des parcs à cochons, des tas de ferraille et de tôles, des rockers et des sluices hors d'usage... le tout à l'abandon, dans un état de délabrement plus ou moins avancé. La pendule avait sonné cette ultime heure du crépuscule où toutes les couleurs semblent soudain se vider de leur substance, et il pleuvait à verse ; à travers le verre gondolé, la cour se dérobaient dans la grisaille. À l'intérieur, les lampes à alcool n'avaient pas encore pris la relève de la lumière couleur de mer du jour mourant et semblaient par leur pâleur accentuer la désolation générale du décor.

Pour un homme accoutumé à son club d'Édimbourg, où tout reluisait dans les tons rouge et or, et les divans capitonnés pouvaient se vanter d'un rembourrage à la mesure du tour de taille des messieurs qui s'y prélassaient ; où l'on se voyait offrir dès l'entrée un veston moelleux fleurant bon l'anis ou la menthe, et le moindre déplacement du doigt vers le cordon de la sonnette suffisait à faire apparaître une bouteille de bordeaux sur un plateau d'argent, la perspective était fruste. Moody cependant n'était pas homme à s'offusquer d'un simple défaut de confort : sa réaction à la rudesse des lieux se borna à un mouvement de recul tout



intérieur, comme chez l'homme riche qui fera un pas de côté, le visage fermé, en croisant un mendiant dans la rue. L'expression amène de ses traits ne se démentit pas tandis qu'il portait le regard de part et d'autre, mais chaque nouveau détail... ici le monticule de cire sale au bas d'une chandelle, là la poussière givrante un verre... l'amenait à se retirer un peu plus loin au fond de lui-même et à se roidir d'autant plus implacablement contre ce qui s'offrait à sa vue.

Ce mouvement de recul, quoique involontaire, tenait moins aux préjugés communs de la fortune... Moody ne jouissait en fait que d'une aisance modérée, et il lui arrivait souvent de donner la pièce aux pauvres, fût-ce (force nous est de le reconnaître) en tirant toujours une pointe de plaisir de sa propre largesse... moins donc aux œillères collectives que, bien plutôt, au déséquilibre intime contre lequel il se débattait à présent, sans rien en laisser paraître. Il se trouvait là, après tout, dans une ville de chercheurs d'or, nouvellement éclosée entre la jungle et la grève, à l'extrême limite méridionale du monde civilisé, et il ne s'attendait pas à y trouver du luxe.

La vérité était que moins de six heures auparavant, à bord du vaisseau qui l'amenait depuis Port-Chalmers jusqu'à cette côte écharpée et sauvage, Moody avait été témoin d'un événement tellement extraordinaire et poignant, qu'il révoquait en doute toute réalité autre. La scène demeurait présente en lui... tel le mince ruban de clarté ternie qu'une porte à peine entrebâillée eût laissé filtrer dans un coin de son esprit où plus aucune puissance de volonté ne ressusciterait dès lors les ténèbres antérieures. Il lui en coûtait un grand effort sur lui-même pour empêcher l'ouverture de s'agrandir. Dans cet état fragilisé, tout manquement à la norme, tout désagrément prenait les allures d'un affront personnel. Comme si le tableau lugubre qui se déployait sous ses yeux lui renvoyait un écho cumulatif des vicissitudes si récemment traversées, il reculait afin de défendre à ses pensées de suivre ce fil et de remonter dans le passé. Le dédain pouvait servir. Il y puisait un sens sûr des proportions, une légitimité à laquelle il pourrait en appeler et se sentir en sécurité.

Il jugea la salle un lieu malencontreux, pauvre, morne... et, ayant ainsi armé son âme contre le cadre, s'appliqua aux douze occupants. Un panthéon à l'envers, se dit-il, rassuré encore un peu plus d'avoir trouvé en lui de quoi faire de l'esprit.

Les hommes avaient, à l'instar de tous les pionniers, le teint bruni par les éléments, les lèvres gercées à en paraître blanches, le port même du corps façonné par les pertes et les privations. Deux des douze étaient des Chinois, vêtus à l'identique, de chaussures de toile et de tuniques de cotonnade grise. Derrière eux se dressait un naturel maori, au visage tatoué de spirales bleu-vert. Quant aux autres, Moody fut fort en peine de deviner leurs origines. Il avait encore à comprendre comment les mines d'or parviennent à vieillir en quelques mois ceux qu'elles attirent. Promenant ses regards autour de la salle, il se crut le plus jeune de l'assemblée, quoique plusieurs fussent du même âge que lui, ou ses cadets. Chez eux, la vie n'avait rien laissé subsister de l'éclat de la jeunesse. Ils resteraient à jamais rechignés, inquiets, avides, la chair grise, crachant de la poussière dans leurs mains marquées de lignes brunies. Les trouvant grossiers, pittoresques même, Moody les jugea hommes de peu de conséquence ; leur silence ne lui donna point à penser. Il voulait un verre d'eau-de-vie et un siège où fermer les yeux et se laisser aller.

Le seuil franchi, il resta un instant encadré dans la porte, dans l'attente d'un accueil, mais voyant que personne n'esquissait à son égard de geste de bienvenue, non plus que de rejet, il fit encore un pas plus avant et referma doucement le battant derrière lui. S'inclinant vaguement d'abord du côté de la cheminée, puis de celui de la croisée qui y faisait face, en manière de présentation à l'assemblée en bloc, il s'approcha du dressoir sur lequel on avait disposé des carafes, et se versa à boire. Il prit aussi un cigare et en coupa la tête ; le havane entre les dents, il se retourna vers la salle et, derechef, parcourut rapidement les visages. Nul ne paraissait le moins du monde s'intéresser à lui. C'était tout ce qu'il demandait. Il s'arrogea l'unique fauteuil libre, alluma son cigare et se carra contre le dossier en poussant à part lui le

soupir de celui qui croit, pour une fois, avoir plus que mérité ses petites aises quotidiennes.

Sa satisfaction fut de courte durée. Il eut à peine allongé les jambes en les croisant aux chevilles (le sel avait séché sur son pantalon en y dessinant en blanc des lignes de marée des plus contrariantes), que son voisin de droite se pencha en avant sur son siège et l'interpella en ferrailant dans le vide avec un bout de cigare :

— Dites donc... Vous avez affaire ici, à la *Couronne* ?

Le tour de phrase était un peu brusque, mais si Moody s'y arrêta, sa physionomie n'en laissa rien paraître. Il inclina courtoisement la tête et expliqua qu'en effet il avait pris une chambre à l'étage, étant arrivé en ville le soir même.

— Tout frais débarqué du bateau, c'est ça ?

Moody salua de nouveau, confirma que tel était bien le sens de ses propos et ajouta, pour ne pas paraître trop sec, qu'il arrivait de Port-Chalmers, dans le dessein de tenter sa chance sur les placers.

— C'est bien, approuva l'autre. Très bien. On a trouvé de nouveaux gisements sur la côte... un peu plus loin, les plages en regorgent. Les sables noirs : voilà le nouveau cri de ralliement ; les sables noirs, du côté de Charles-Town ; au nord d'ici, vous savez... Charles-Town. Mais il y a encore de quoi faire dans les gorges. Vous êtes avec un associé ou vous jouez solo ?

— Je suis tout seul.

— Pas d'accointances ?

— Eh bien ! répondit Moody, à nouveau surpris de ce langage, disons que je veux être l'artisan de ma propre fortune. Cela me suffit.

— Pas d'accointances donc. Et pas d'affaires. C'est bien ça, vous n'avez rien à faire ici, à la *Couronne* ?

Poser une seconde fois la même question, c'était de l'impertinence. Pourtant, l'homme paraissait bien disposé, jovial, même distrait, tambourinant des doigts sur le revers de son gilet. Peut-être Moody n'avait-il pas été assez clair. Il reprit donc :

— La seule affaire que j'aie dans cet établissement, c'est de me reposer. Dans les jours qui viennent, je compte m'informer

de la situation sur le terrain... quelles sont les rivières qui rapportent, les vallées à sec... et m'initier, pour ainsi dire, à la vie du chercheur d'or. Je resterai huit jours à la *Couronne* avant de me lancer dans l'arrière-pays.

— Ce sera donc votre première expérience sur les diggings ?

— Oui, monsieur.

— Vous n'avez jamais vu la couleur ?

— Seulement chez les bijoutiers... dans une montre ou une boucle. Jamais d'or pur, à l'état natif.

— Mais vous l'avez rêvé pur ! Vous l'avez rêvé... à genoux dans l'eau, le métal qui brille au milieu des graviers tamisés !

— Peut-être bien... ou plutôt non, pas vraiment, avoua Moody.

Le discours expansif de son voisin le frappait comme plutôt insolite : malgré ses airs distraits, l'homme parlait avec passion, et même avec une fougue presque importune. Moody promena ses yeux sur l'assemblée, espérant échanger avec l'un ou l'autre un regard de sympathie. Sans succès. Ils semblaient ne pas le voir. Il se racla la gorge et s'expliqua :

— Je dirais que j'ai rêvé plutôt de ce qui vient après... ce à quoi l'or pourrait mener, voyez-vous, ce qu'il pourrait devenir.

— L'alchimie à l'envers, approuva son interlocuteur, manifestement ravi de la réponse. Voilà comment je l'appelle, moi. La prospection, entendons-nous... toute l'affaire. C'est de l'alchimie à l'envers. Il s'agit toujours d'une transmutation... non plus pour *faire de l'or* avec autre chose, mais pour faire autre chose *de son or*...

— Vous avez bien de l'esprit, monsieur, répartit Moody, sans penser d'abord à rapprocher le trait de sa propre idée d'un panthéon inversé.

— Et ces informations que vous comptez recueillir, poursuivait l'autre en hochant vigoureusement la tête. Vous allez donc faire votre petite enquête... sur les pelles et les berceaux... et les cartes et cætera.

— Oui, c'est ça. Je veux faire les choses comme il faut.

Son interlocuteur se laissa aller dans son fauteuil et le regarda d'un air amusé.

— Une semaine de pension à la *Couronne*... pour poser des questions ! Puis quinze jours dans la boue pour rentrer dans vos frais ! résuma-t-il avec un petit rire explosif.

Moody décroisa et recroisa ses chevilles, l'une sur l'autre. Son état d'âme ne lui permettait guère de se mettre au diapason de pareille exubérance, mais il était trop bien élevé, et ses principes trop rigides, pour manquer à la politesse. Réduit à quia, il aurait pu s'excuser en s'avouant en proie à un malaise... l'homme semblait plutôt sympathique, avec ses doigts tambourineurs et le rire qui bouillonnait dans sa gorge... mais Moody n'était pas accoutumé à se dévoiler devant des inconnus, moins encore à confesser une faiblesse. Il se secoua intérieurement et reprit d'un ton plus chaleureux :

— Et vous, monsieur ? Vous avez ici une position solide, si je ne me trompe ?

— En effet. L'Agence maritime Balfour, vous aurez vu l'établissement, juste après le parc à bestiaux, un excellent emplacement... Wharf-street, rien de moins. Balfour, c'est moi. Thomas de mon prénom. Un prénom, il vous en faudra un sur les diggins : dans les mines il n'y a pas de « monsieur » qui tienne.

— Il faudra donc m'entraîner à me servir du mien, dit Moody. C'est Walter. Walter Moody.

— Oui, et on vous donnera de tout plutôt que ça, enchaîna Balfour en se frappant la cuisse. « Walt l'Écossais », peut-être. « Walt Plein-les-Mains », peut-être bien. « Wally la Pépite ». Ha !

— C'est là un nom que je vais devoir mériter.

— Le mérite n'y est pour rien, rétorqua Balfour hilare. Grosses comme un pistolet de dame, quelques-unes de celles que j'ai eues sous les yeux. Comme la chose d'une de ces dames... mais, c'est moi qui vous le dis, pas moitié aussi difficiles à mettre la main dessus.

À cinquante ans passés, Thomas Balfour avait un corps trapu et robuste. Ses cheveux, entièrement gris, étaient coiffés en arrière, dégageant le front pour retomber autour des oreilles. Il arborait une barbe taillée en pointe qu'il caressait du creux

de la main, de haut en bas, quand il était amusé... geste auquel il se livra à présent, réjoui par sa propre plaisanterie. Il portait bien sa prospérité, pensa Moody, reconnaissant chez son vis-à-vis l'assurance facile de celui dont l'optimisme invétéré a reçu le sceau du succès. Il était en manches de chemise ; sa cravate, en soie et d'une facture élégante, était pourtant tachée de sauce et mal nouée. Moody le prit pour un libertaire... d'esprit rebelle, mais sans malice, dont les épanchements étaient marqués au coin de la bonne humeur.

— Je suis votre débiteur, monsieur, dit-il. Ce n'est, j'en suis sûr, que la première de bon nombre de coutumes dont je devrai constater ma complète ignorance. J'aurais certainement commis l'impair de me présenter dans les gorges sous un nom de famille.

L'idée qu'il se faisait des fouilles néo-zélandaises était, de fait, des plus vagues, formée surtout par des images des placers de la Californie... des cabanes en rondins, des vallées à fond plat, des roulottes dans la poussière des chemins... et par un vague sentiment (venu il ne savait d'où) que la colonie était en quelque sorte l'ombre portée des îles Britanniques, le contre-pied sauvage et informe du cœur et siège de l'Empire. En doublant l'extrémité de la péninsule d'Otago quinze jours auparavant, il avait été surpris de découvrir des manoirs sur les hauteurs, des quais, des rues et des jardins tracés... comme il s'étonnait à présent de voir un gentleman bien mis passer ses allumettes à un Chinois, puis se pencher sans façon par-dessus ce voisin pour récupérer son verre.

Né à Édimbourg de parents jouissant d'une fortune modeste, dans une maison servie par trois domestiques, Moody avait fait ses études à Cambridge. Les milieux qu'il avait fréquentés au collège de la Trinité et, plus récemment, dans les auberges du Temple, n'avaient pas la rigidité de la noblesse titrée, dont les fils partagent tous une même histoire et un même cadre d'existence, sans autre différence que du plus au moins ; ce nonobstant, son éducation avait circonscrit son horizon en lui enseignant que le moyen de bien comprendre une société, quelle qu'elle soit, serait de la regarder toujours de haut. Avec ses condisciples (la cape sur

l'épaule, la tête prise de vin du Rhin), il avait plaidé le principe de la fusion des classes avec toute la verve et le feu oratoire de la jeunesse, mais il se laissait déconcerter chaque fois qu'il s'y heurtait dans la pratique. Il ne connaissait pas encore les mines d'or : règne de la boue et du hasard, où chacun était un étranger pour son voisin, étranger aussi au sol qu'il foulait ; où le berceau d'un épicier pouvait couler sous le métal et celui d'un homme de loi rester stérile ; où la vie ne reposait pas sur une division hiérarchique. De vingt ans le cadet de Balfour, Moody lui parlait avec déférence, mais en même temps il demeurait conscient que Balfour était d'un rang social inférieur au sien, conscient aussi de l'étrange bigarrure de cette assemblée d'hommes dont rien ne décelait la naissance ou l'état. Sa courtoisie avait donc une certaine roideur, de même que celui qui n'a que rarement affaire aux enfants et ne sait à quelle aune mesurer le langage à tenir aura tendance à rester à distance et à s'enfermer dans l'austérité, malgré la meilleure volonté du monde de se montrer gentil.

Thomas Balfour sentait bien cette condescendance, et s'en délectait. Nourrissant un dégoût taquin pour ceux qu'il appelait les « trop beaux parleurs », il prenait plaisir à les provoquer... non à la colère (chose assommante), mais à la vulgarité. Il regardait la roideur de Moody comme un col élégant, taillé selon une mode aristocratique, qui imposait un carcan insupportable à celui qui le portait (il considérait du même oeil les bienséances du beau monde en général, les tenant pour autant d'enjolivures inutiles), et le spectacle du malaise que son interlocuteur devait à son propre raffinement avait de quoi le réjouir.

Balfour était en effet, comme Moody l'avait deviné, un homme d'humble origine. Fils d'un sellier du Kent, il aurait sans doute marché sur les pas de son père, si celui-ci n'avait disparu dans un incendie, avec l'écurie où il était employé, lorsque le petit Thomas avait onze ans... mais, enfant remuant, aux manches incorrigiblement râpées, il était habité d'une impatience qui faisait mentir son habituel air rêveur, à moitié perdu dans le vague, et une besogne aussi fastidieuse n'aurait pu lui convenir. En tout

cas, le cheval ne pouvait lutter de vitesse avec le chemin de fer, comme il aimait à dire, et le métier n'avait pas résisté à l'allure effrénée de l'époque nouvelle. Balfour se flattait de se trouver à l'avant-garde de son temps. Il parlait du passé comme si chaque décennie antérieure à l'année en cours n'était rien de plus qu'une mauvaise chandelle, désormais consumée et brûlée. Il n'avait pas de nostalgie pour le décor de son enfance... la liqueur sombre des cuves à tanner, les peaux suspendues, la pochette de cuir où son père gardait ses aiguilles et son alène... et il était rare qu'il s'en souvînt, sinon pour établir une comparaison avec des industries plus modernes. La métallurgie, voilà où il y avait de l'argent à ramasser. Les houillères, les aciéries et l'or.

Il avait débuté dans le verre. Après quelques années d'apprentissage, il avait fondé sa propre verrerie, fabrique modeste qu'il avait ensuite cédée contre une participation dans une mine de charbon qui, étendue à tout un réseau de puits et vendue en temps voulu à des spéculateurs londoniens, avait rapporté gros. Il ne s'était pas marié. Le jour de ses trente ans, sans se soucier du retour, il était monté à bord d'un clipper en partance pour Veracruz... première étape d'un voyage de neuf mois qui allait le conduire par voie de terre jusqu'aux champs aurifères de la Californie. Si la vie de chercheur d'or ne tarda pas à perdre de son prestige à ses yeux, il n'en fut pas de même de la fièvre et de l'inextinguible espoir des placers. Ses premières paillettes avaient servi à acheter des actions dans une banque, il avait bâti alors trois hôtels en l'espace de quatre ans, et ses affaires avaient prospéré. Les gisements une fois épuisés en Californie, il avait réalisé son avoir et fait voile pour la colonie de Victoria... nouveau filon, nouvelle terre à mettre sur les cartes... puis, de là, entendant une fois de plus l'appel porté sur les ondes comme les notes d'une flûte enchantée sur une brise exquise, pour la Nouvelle Zélande.

Depuis seize ans qu'il vivait la vie des mines dans sa crudité, Thomas Balfour avait croisé une foule d'hommes semblables à Walter Moody ; qu'il eût conservé, pendant tout ce temps, une sympathie profonde et une estime intacte pour la virginité de



ces novices encore inexpérimentés, c'était tout à l'honneur de son tempérament. Balfour voyait l'ambition d'un bon œil et, parti lui-même de rien, faisait preuve d'une largeur d'esprit peu orthodoxe. L'initiative était une qualité qu'il appréciait ; le désir, non moins. Il aurait été prêt à prendre Moody en amitié simplement parce que l'autre s'était lancé dans une entreprise dont il espérait tant et à la fois savait manifestement si peu.

Ce soir cependant, Balfour n'était pas maître de son temps. L'apparition de Moody avait pris au dépourvu la douzaine d'hommes réunis là, qui pourtant n'avaient pas lésiné sur les précautions pour ne pas être dérangés. Le grand salon de la *Couronne* était fermé au public pour toute la soirée, loué pour une réception privée, et ils avaient mis un gamin en faction sous le porche pour détourner les passants qui se seraient mis en tête de se payer un verre au fumoir... éventualité peu probable, le local n'étant réputé ni pour la compagnie qu'on y rencontrait ni pour le charme de son décor, au point de rester souvent désert même en fin de semaine, lorsque les diggers dévalaient en foule des collines pour échanger leur poudre d'or contre de l'alcool dans les débits de la ville. Le gamin en sentinelle appartenait à Dick Mannering et avait été muni d'un beau paquet de places au paradis à distribuer gratis. Le spectacle... *Sensations d'Orient* !... était tout nouveau tout beau, fait pour plaire à chacun, et des caisses de champagne attendaient déjà au foyer du théâtre, offertes par Mannering en personne, pour fêter la première. Retranché derrière ces manœuvres de diversion, croyant de surcroît qu'aucun navire ne s'aviserait d'accoster entre chien et loup par un temps aussi inclément (les arrivées annoncées dans les nouvelles du port du *West Coast Times* étaient, à cette heure, toutes à quai), le groupe n'avait pas cru nécessaire de se prémunir contre l'inconnu à qui le hasard pouvait avoir fait prendre une chambre à l'hôtel une petite demi-heure avant le crépuscule... qui était donc déjà dans la place lorsque le gamin de Mannering avait été posté sous le porche ruisselant de pluie, face à la rue.

Walter Moody, malgré ses airs rassurants et son expression de détachement poli, était néanmoins un intrus. Les autres ne

savaient comment l'amener à les laisser entre eux, sans lui faire comprendre l'importunité de sa présence et trahir par là la conspiration qui les réunissait. Thomas Balfour avait pris sur lui de le sonder en vertu du hasard qui les avait placés côte à côte devant le feu... conjonction heureuse, car Balfour, avec toute sa faconde et sa bravacherie, était persévérant, et habile à faire tourner une rencontre à son profit.

— Eh mais ! on apprend les coutumes assez vite, répondit-il à présent, et tout le monde commence forcément où vous en êtes aujourd'hui... dans la peau de l'apprenti qui ne sait rien de rien. Mais qu'est-ce qui a semé le bon grain, si je puis me permettre ? Cela m'intéresse, à titre privé... Qu'est-ce qui pousse les gens à prendre leurs cliques et leurs claques et à partir au bout du monde ? D'où vient l'étincelle ?

Moody aspira une bouffée de son cigare avant de répondre :

— Mon objectif était complexe. Une question de famille, une querelle plutôt, pénible à raconter, qui explique que j'aie fait la traversée seul.

— Oh ! là vous n'êtes justement *pas* seul, lança Balfour gaiement. Tous les gars que vous rencontrerez par ici ont voulu échapper à quelqu'un ou quelque chose... pas de doute là-dessus !

— Ah ?

Moody semblait s'alarmer de cette perspective.

— Chacun vient d'ailleurs, reprit Balfour. Eh oui, voilà le fond de l'affaire. Il n'y en a pas deux qui soient du même endroit. Mais pour ce qui est de la famille : vous trouverez dans les gorges des frères et des pères, en veux-tu, en voilà.

— Je vous remercie de ce réconfort. Vous êtes bien aimable.

Le sourire de Balfour s'élargit. Agitant son cigare avec une fougue qui fit tomber une pluie de cendres sur son gilet, il repartit :

— *Voilà* un beau mot. Dans votre « réconfort », j'entends « confort » ! Si vous pouvez trouver là du confort, c'est que vous êtes un vrai puritain, jeune homme.

À court pour produire une réplique dans le même esprit, Moody s'inclina derechef... puis, comme pour récuser tout

souçon de puritanisme, souleva son verre et but à longs traits. Au dehors, une rafale vint interrompre le rythme cinglant de la pluie, projetant une trombe d'eau contre les vitres au couchant. Balfour examina le bout de son cigare sans cesser de rire dans sa barbe ; Moody inséra le sien entre ses lèvres et se détourna en aspirant doucement.

Au même instant, l'un des onze qui n'avaient encore rien dit se leva, plia en quatre le journal qu'il lisait et traversa la salle jusqu'au secrétaire pour échanger la feuille contre une autre. Il portait une redingote noire sans col et une cravate blanche... le costume d'un pasteur, Moody s'en rendit compte soudain, non sans surprise. Voilà qui était étrange. Pourquoi un ecclésiastique choisirait-il, pour se tenir au courant de l'actualité, le fumoir d'un hôtel vulgaire, à une heure aussi avancée, un samedi soir ? Et pourquoi garderait-il, ce faisant, un tel silence envers les autres hôtes de la salle ? Moody observa le pasteur, qui passa en revue la pile de gazettes, rejetant plusieurs numéros du *Colonist* en faveur d'un *Grey River Argus* qu'il dégageda du tas avec un murmure de contentement et tint à bout de bras en l'exposant à la lumière d'un air approbateur. Ou peut-être n'y avait-il là rien de si insolite, pensa-t-il en se raisonnant : la nuit était extrêmement humide, et les tavernes et autres salles publiques, sans doute, bondées. Peut-être le pasteur avait-il été obligé de s'abriter provisoirement de la pluie en ces lieux, pour une raison à lui inconnue.

L'instant d'après, Balfour le relançait, comme s'il lui avait promis un récit alléchant, dont il eût ensuite oublié de conter le premier mot :

— Vous vous êtes donc disputé.

— J'ai été impliqué dans une dispute, précisa Moody. Comprenez-moi bien : le désaccord n'était pas de mon fait.

— Un désaccord avec votre père, je présume.

— Il m'est pénible d'en parler, monsieur.

Moody se retourna vers son interlocuteur, pensant d'un regard sévère lui imposer silence, mais Balfour réagit en se penchant

plus près encore, la gravité même de la physionomie de Moody le poussant à croire son histoire d'autant plus digne d'être entendue.

— Allons donc ! Cela vous pèse. Soulagez-vous.

— Ce n'est pas un poids qui peut se partager, monsieur Balfour.

— Ne dites pas cela, mon ami, c'est impossible.

— Je vous demande pardon, mais parlons d'autre chose...

— Pas de ça ! Vous m'avez appâté ! Vous avez appâté mon attention ! protesta Balfour avec un grand sourire.

— Souffrez que je me récusé, dit Moody tout bas, soucieux de dérober leur échange aux autres personnes présentes. Que je ne trahisse pas mon intimité. Je n'ai d'autre motif que le désir que vous ne preniez point de moi une piètre idée.

— Pourtant, c'est vous qui avez subi l'injustice, si je vous ai bien compris... la dispute n'était pas de votre fait.

— En effet.

— Eh bien, alors ! Ce n'est pas là quelque chose qui exige le secret ! se récria bruyamment Balfour. N'est-ce pas que je dis vrai ? Il n'y a pas de raison de faire un mystère du mal commis par un autre ! Vous n'avez tout de même pas à rougir pour lui, des... péchés d'autrui !

— Admettons, s'agissant d'une honte personnelle, concéda Moody dans un murmure. Je pense, moi, au déshonneur qui rejaillit sur toute une famille. Je ne veux pas traîner le nom de mon père dans la boue ; il est aussi le mien.

— Votre père ! Mais je vous dis que vous trouverez autant de pères que vous voudrez sur les diggings ! Ce n'est pas là une simple façon de parler... c'est l'usage par ici, qu'on le veuille ou non... ainsi va notre petit monde ! Laissez-moi vous dire ce qui passe pour une honte sur le terrain. Faire courir de faux bruits, crier au filon dans une fouille blanche... *pour ça oui*, parlons-en. Disputer les bornes d'une concession... *pour ça oui*, parlons-en. Voler, arnaquer, tuer un homme... *pour ça oui*, parlons-en. Mais une tache sur le blason familial ! Mettez ça dans la hotte des crieurs publics, qu'ils le clament de haut en bas de la grand'rue... ils

y verront une nouvelle ! Qu'est-ce qu'une tache sur le blason familial, là où il n'y a pas de famille ?

Balfour conclut son exhortation en abattant vivement le fond de son verre vide sur l'accoudoir du fauteuil. Le visage épanoui, il leva la main, la paume en dehors, comme pour indiquer que, s'il allait de soi qu'il n'y avait rien ni à ajouter ni à retrancher à son discours, il n'en apprécierait pas moins une marque d'approbation. La tête de Moody esquissa de nouveau, comme d'elle-même, un bref hochement, et il répondit d'un ton qui, pour la première fois, laissait percer son épuisement nerveux :

— Vous êtes un orateur persuasif, monsieur.

Balfour refusa la flatterie tout en gardant le sourire ; il avait l'air de s'amuser comme un roi :

— La persuasion, c'est de la tricherie, c'est de l'astuce. Moi, je parle sans détour.

— Je vous en remercie.

— Oui, oui. Mais maintenant, monsieur Moody, il faut me raconter votre querelle de famille. Que je puisse juger si, au bout du compte, votre nom est, oui ou non, déshonoré.

— Dispensez-m'en, je vous en prie.

Moody, qui persistait à ne pas hausser la voix au-dessus d'un murmure, regarda rapidement autour de lui, notant que le passeur avait regagné son siège et paraissait de nouveau absorbé dans sa lecture. Son voisin, un individu aux cheveux roux et au teint fleuri, arborant une moustache à l'impériale, avait l'air de dormir. Thomas Balfour, loin de se laisser décourager, s'exclama en reprenant ses gesticulations :

— La liberté et la sécurité ! Tout se ramène à cela, n'est-ce pas ? Je la connais déjà, voyez-vous, votre dispute ! Les grandes lignes, les voilà ! La liberté qui prime la sécurité et vice versa... une pension assurée par le père, c'est la liberté pour le fils. Évidemment, il y a des pères qui tiennent la bride trop serrée, comme il y a des fils gaspilleurs, prodigues... mais le fond est toujours le même. Les bisbilles des amoureux aussi, ajouta-t-il

face au silence de Moody... Taillées toutes sur le même patron. Au fond des fonds, c'est chaque fois la même dispute.

Moody n'écoutait pas. Un instant, il avait oublié la cendre de son cigare qui menaçait de se détacher, l'eau-de-vie chaude au fond du verre qu'il ne remuait plus. Il avait oublié le lieu où il se trouvait, ce fumoir d'hôtel, dans une ville qui ne comptait même pas cinq ans d'existence, au bout du monde. Son esprit était absent, revenu encore là : à la cravate ensanglantée, à la crispation de cette main d'argent, au nom, répété encore et encore, dans un souffle entrecoupé au sein des ténèbres, « Magdalena, Magdalena, Magdalena ». La scène lui était revenue d'elle-même, en un éclair, telle l'ombre qui nous glace en passant sur la face du soleil.

Moody avait quitté Port-Chalmers à bord du trois-mâts barque *Adieu-vat*, petit bâtiment solide dont la proue élégamment inclinée s'ornait d'une figure en bois de chêne peint : un aigle, emblème de saint Jean. Sur la carte, la traversée dessinait la forme d'une épingle à cheveux : le navire mettait d'abord le cap au nord, enfilait le détroit exigü reliant deux mers, puis virait au sud pour gagner les gisements. Le prix du passage donnait droit à un petit recoin sous le pont, mais l'air y était tellement fétide et irrespirable, que Moody préféra faire presque tout le voyage en haut, tapi à l'abri des plats-bords, serrant le cuir humide de sa mallette sur sa poitrine, le col relevé contre les embruns. Ramassé ainsi, le dos à la vue, il n'eut qu'un aperçu tronqué de la côte : les plaines jaunes de l'Est, s'élevant doucement vers des hauteurs plus verdoyantes, dominées à leur tour par les lointains bleuâtres des sommets ; plus au nord, les fjords glauques, où l'eau dormante imposait silence ; enfin, dans l'Ouest, les torrents aux multiples bras anastomosés qui perdaient de leur éclat en débouchant sur les plages pour tailler des failles dans le sable.

Lorsque l'*Adieu-vat* doubla la pointe nord et changea de cap, le baromètre se mit à baisser rapidement. S'il avait été moins sujet au mal de mer, moins malheureux en général, peut-être Moody

aurait-il eu alors assez peur pour se remettre à Dieu : à ce que racontaient les gars sur le port, la noyade était le mal endémique de la côte Ouest, et la question de savoir s'il pourrait ou non se regarder comme un favori de la fortune serait tranchée bien avant qu'il eût atteint les champs d'or et mis genou en terre pour prélever un premier échantillon de graviers dans sa batée. Il y avait autant d'hommes perdus en mer que de débarqués. De son poste sur le gaillard arrière, le maître du navire... le capitaine Carver, tel était son nom... avait vu tant d'emportés emportés à leur mort qu'il pouvait qualifier son vaisseau de tombeau flottant... ces derniers mots prononcés avec une sourdine solennelle dans la voix, et en ouvrant grand les yeux.

La tempête était portée sur des vents verdâtres. Elle débuta par un goût cuivré au fond de la bouche, comme d'une sourde douleur métallique qui alla ensuite s'intensifiant, à mesure que les nuées s'avançaient en s'assombrissant, et lorsqu'elle frappa, ce fut une gifle d'une fureur insensée. Le pont ballotté par une houle démontée, fouaillé par l'étrange clair-obscur des voiles qui ployaient et craquaient au-dessus, la peur matérielle des matelots qui luttèrent pour garder le cap... c'était l'étoffe même dont est fait le cauchemar, et Moody avait le sentiment cauchemardesque que c'était le navire qui, en approchant des gisements, de plus en plus près, appelait sur lui cette tourmente infernale.

S'il s'amusait volontiers des superstitions d'autrui, Walter Moody n'était pas pour sa part superstitieux, ni aisément dupe des impressions reçues, quoiqu'il ne perdît jamais de vue l'impression que lui-même désirait produire. Cette attitude était cependant moins le fruit de son intelligence que de son expérience... et l'expérience de Moody, avant son départ pour la Nouvelle Zélande, manquait à la fois d'envergure et de variété. Sa vie jusque-là ne lui avait fait connaître le doute que sous ses espèces calculées et sécurisantes. Il était familier de la suspicion, du cynisme, du probabilisme... non de l'horifique à-vau-l'eau qui vous entraîne lorsque vous cessez de croire en votre propre faculté de croire en quoi que ce soit ; non de la panique redoutable qui suit ; non

du vide blafard qui vient en dernier. Jusqu'à tout récemment, il avait eu le bonheur d'ignorer ces sortes d'incertitude. Il n'avait pas une imagination portée au vagabondage et aux envolées fantasques, et il s'aventurait rarement sur le terrain de la théorie, sinon dans un but pratique. Sa propre mortalité n'était pour lui qu'un objet de spéculation intellectuelle, au lustre aride ; et, étant sans religion, il ne croyait pas aux revenants.

Le récit détaillé de ce qui arriva lors de cette dernière étape du voyage n'appartient qu'à Moody et doit être laissé à son bon vouloir. Qu'il nous suffise pour l'instant de dire qu'il y avait huit passagers à bord de l'*Adieu-vat* lorsque le navire appareilla de Dunedin, mais qu'en accostant sur la côte Ouest, il en comptait neuf. Le neuvième n'était pas un enfant né au cours de la traversée ; il n'était pas un clandestin ; pas davantage un naufragé que le matelot de vigie eût aperçu, accroché à un débris d'épave à la dérive dans les vagues, et fait repêcher en le signalant par un cri à ses camarades. Mais même ces quelques mots priveraient Walter Moody de l'histoire qui est la sienne... d'autant plus injustement qu'il était pour l'instant incapable de se souvenir pleinement de l'apparition, à plus forte raison d'en tirer un récit fait pour plaire à un tiers.

À Hokitika, les pluies n'avaient pas cessé depuis quinze jours. Moody entrevit pour la première fois la ville nouvelle sous la forme d'une traînée fuyante qui avançait et reculait au gré du va-et-vient du vent et des brumes. Il n'y avait qu'un mince couloir de plaine entre la côte et les montagnes abruptes, une terre battue par le ressac sans fin qui s'évanouissait en fumée sur la grève ; terre qui paraissait d'autant plus plate et close sur soi du fait du nuage qui coupait les montagnes très bas sur la pente et formait un plafond gris au-dessus de la grappe compacte des toits de l'agglomération. Le port se trouvait au sud, niché dans la bouche tordue d'une rivière, riche en or, qui moussait en rencontrant le bord salé de l'océan. Là, sur la côte, elle coulait morne et boueuse, mais en amont les eaux étaient fraîches et claires, étincelantes même, à ce qu'on racontait. L'embouchure



proprement dite était calme, un petit lac hérissé de mâts et des grosses cheminées des vapeurs dans l'attente du beau temps ; ils en savaient trop pour risquer la barre cachée sous la surface de l'eau et qui se déplaçait à chaque marée. Les débris de l'armada de vaisseaux échoués sur ces sables mouvants étaient là, épars, triste memento du péril en bas. On comptait une bonne trentaine d'épaves en tout, dont certaines très récentes. Les carcasses fracassées formaient comme une digue, dont la masse désolée semblait étrangement défendre la ville contre la haute mer.

Le capitaine du trois-mâts, n'osant entrer au port par si mauvais temps, fit venir une allège pour porter les passagers à travers les brisants jusqu'à la plage. Les six rameurs... Charons funèbres, tous tant qu'ils étaient... dévisagèrent en silence les voyageurs descendus sur des chaises le long du flanc secoué de l'*Adieu-vat*. Il était confondant de se tapir au fond de cette coquille de noix en levant le regard à travers le gréement impossible... le bâtiment projetait une ombre noire en roulant sur la houle, et lorsque l'allège largua les amarres et s'en éloigna, Moody sentit la clarté comme un attouchement sur sa peau. Les autres passagers étaient pleins d'entrain. Ils s'exclamaient devant le climat, célébraient la traversée réussie en temps de tempête, se perdaient en conjectures au spectacle de chaque épave, cherchaient à en déchiffrer le nom, puis passaient aux mines d'or et péroraient sur l'Eldorado que chacun était certain d'y trouver. Leur bonne humeur était odieuse. Une femme enfonça un flacon de sels dans les côtes de Moody et l'exhorta à en profiter... « discrètement, pour ne pas faire de jaloux »... mais il repoussa la main tendue. Elle n'avait pas vu la même chose que lui.

La pluie semblait tomber de plus en plus dru à mesure que l'allège approchait du rivage. L'écume des brisants faisait embarquer de tels paquets de mer, que Moody dut aider à écoper. Sans mot dire, un homme qui avait perdu toutes ses dents, sauf les molaires du fond, lui mit entre les mains un seau de cuir, et il se laissa faire sans broncher. Enfin, une déferlante à la crinière blanche porta l'embarcation par-dessus la barre, dans les eaux

tranquilles de la rivière. Moody ne ferma pas les yeux. Lorsque l'allége vint s'amarrer au wharf, il fut le premier à débarquer, trempé jusqu'à l'os et si bien pris de vertige, qu'il trébucha sur l'échelle et le bateau fit une grosse embardée. Tel un homme traqué, il tituba, boitant presque, le long de l'appontement, jusqu'à la terre ferme.

Lorsqu'il regarda en arrière, il distingua à peine l'allége fragile se cabrant contre ses amarres au bout de la plate-forme. Le trois-mâts avait disparu depuis un bon moment déjà dans les brumes qui, semblables à des plaques de verre trouble, dérobaient les épaves, les paquebots dans la rade et la haute mer au delà. Moody chancelait sur ses jambes. Il avait vaguement conscience des rameurs déchargeant sacs et valises, des autres passagers courant de-ci de-là, des porteurs et débardeurs lançant leurs cris sous la pluie. La scène était comme voilée, les figures gazées... comme si la traversée, avec tout ce qui y tenait de près ou de loin, eût déjà été avalée par le brouillard gris de son esprit défaillant ; comme si sa mémoire, rentrant en elle-même dans un mouvement de recul, s'y fût heurtée à son contre-pied, la faculté d'oubli, faisant tomber par enchantement ces brumes et cette pluie battante, comme elle eût tiré un rideau, spectral, pour le protéger des ombres de son passé récent.

Moody ne s'attarda pas, mais tourna le dos et remonta rapidement la plage, passant devant les abattoirs, les latrines publiques, la rangée de cabanes brise-vent au bord de la grève, les tentes grises alourdies par quinze jours de pluie. Il marchait tête basse, sa mallette serrée étroitement contre son corps, sans rien voir de tout cela : ni les parcs à bestiaux, ni les hauts pignons des entrepôts, ni les fenêtres des bureaux donnant sur Wharf-street avec les vagues formes humaines qui évoluaient dans les locaux éclairés derrière les petits carreaux. Moody avançait toujours, péniblement, s'enfonçant jusqu'aux jarrets dans la boue, et lorsqu'il vit se dresser la fausse façade de l'hôtel de la *Couronne*, il s'y précipita et jeta sa mallette à terre pour tirer des deux mains la porte à lui.

La *Couronne* était un établissement simple et spartiate, qui n'avait en sa faveur que son peu de distance du débarcadère. Si cet emplacement n'était pas sans commodité, il pouvait toutefois difficilement passer pour un mérite : là, si près des parcs à bestiaux, le fumet sanglant de l'abattage s'associait à l'âcre odeur saline de l'océan dans un mélange obsédant qui faisait penser à un garde-manger mal entretenu, où on aurait oublié une pièce de viande avariée. Pour cette raison, Walter Moody aurait pu dédaigner d'emblée l'endroit et choisir plutôt de s'aventurer plus au nord, dans Revell-street, où les façades des hôtels s'élargissaient, affichaient des couleurs plus claires, s'ornaient de porches à colonnes et paraissaient, avec leurs hautes fenêtres et leurs boiseries finement chantournées, offrir les garanties de richesse et de confort auxquelles il était accoutumé en tant qu'homme à son aise... mais Moody avait laissé toutes ses facultés de discernement dans le ventre tangant du trois-mâts *Adieu-vat*. Il ne cherchait qu'un abri et la solitude.

Le calme du hall désert agit d'abord sur son physique, dès qu'il eut refermé la porte derrière lui, imposant une sourdine au battement de la pluie. Nous avons dit que Moody était d'une physionomie avantageuse, dont il savait se prévaloir habilement : il ne pouvait être question pour lui de se présenter dans une ville inconnue sous l'aspect d'un halluciné. Il secoua l'eau de son chapeau, passa une main dans ses cheveux, tapa du pied pour faire cesser le tremblement de ses genoux et fit jouer énergiquement les muscles de sa bouche, comme pour en éprouver l'élasticité. Tous ces mouvements furent exécutés avec un sans-gêne expéditif. Lorsque la femme de chambre se montra enfin, son visage avait repris son expression accoutumée, et il contemplait avec une indifférence bienveillante l'assemblage en queue d'aronde du comptoir de la réception.

La femme de chambre était une fille à l'air peu dégourdi, aux cheveux incolores et aux dents aussi jaunes que son teint. Elle récita le tableau des prix pour le gîte et le couvert, soulagea le client de dix shillings qu'elle fit tomber avec un bruit morne dans un tiroir (aménagé sous le comptoir et muni d'une serrure

à clef) et, d'un pas las, le conduisit à l'étage. Moody, pour se faire pardonner la traînée d'eau qui marquait son passage et la grosse mare qu'il savait avoir laissée sur le carreau du hall, lui mit alors un six-pence dans la main ; elle l'accepta de mauvaise grâce et parut sur le point de repartir, mais se ravisa soudain, comme regrettant de ne s'être pas montrée plus aimable. Elle rougit, laissa passer un instant puis, relevant les babines dans un sourire jaune, proposa de lui faire monter à souper de la cuisine, « pour sécher aussi le dedans ».

L'hôtel de la *Couronne*, de construction récente, présentait le teint de miel poussiéreux auquel on reconnaît le bois fraîchement raboté, avec des cloisons où la sève perlait toujours, goutte à goutte, le long de chaque rainure, et des cheminées vierges encore de cendres et de suie. La chambre de Moody était meublée d'une façon très sommaire, comme dans les spectacles de pantomime, où une chaise unique suffit à évoquer une riche et ample demeure. Le traversin était chichement rembourré de ce qui semblait être, au toucher, de vieux chiffons entortillés et roulés ; les couvertures trop grandes, dont les bords traînaient sur le carreau, donnaient au lit, tapi sous la pente du toit, un air étriqué. Ce dénûment avait quelque chose d'inachevé et de fantomatique, qui aurait pu être inquiétant, si la perspective qui s'offrait de l'autre côté de la vitre gondolée avait été celle d'une autre rue et d'une autre époque. Sur l'âme de Moody cependant, le vide agissait comme un baume. Il déposa sa mallette trempée sur la petite étagère au chevet du lit, essora et sécha ses vêtements du mieux qu'il le put, absorba le contenu d'une théière et quatre tartines de pain bis au jambon et, après avoir passé un moment à la fenêtre, à sonder en vain les ruisselants remous de la chaussée, résolut de remettre au lendemain les affaires qui l'appelaient en ville.

La femme de chambre avait posé la théière sur le journal de la veille... une feuille de grand format, au prix de six pence, mais d'une maigreur étique ! Moody sourit en l'ouvrant. Il avait un faible pour la presse populaire et se réjouit de noter que la « DAN-SEUSE LA PLUS PIQUANTE » des environs proposait également ses

services en qualité d'« ACCOUCHEUSE\* LA PLUS DISCRÈTE ». Une colonne entière était consacrée aux avis de recherche de prospecteurs disparus (« dans l'éventualité où ceci tomberait sous les yeux d'EMERY STAINES ou de quiconque connaîtrait son lieu de séjour actuel... ») et une page entière aux « SERVEUSES DE BAR DEMANDÉES ». Moody parcourut tout le journal deux fois, y compris les nouvelles du port, les réclames et annonces de chambres garnies et de tables d'hôte, et quelques discours électoraux, particulièrement ennuyeux, reproduits intégralement. Il en fut déçu : le *West Coast Times* se lisait comme une feuille de chou de sous-préfecture. Mais que s'imaginait-il donc ? Que les mines d'or seraient une fantasmagorie exotique, faite de clinquant et de grandes espérances ? Que les prospecteurs seraient tous de rusés coquins... du premier au dernier homme, un ramassis de voleurs et d'assassins ?

Moody replia lentement les pages. Le cours de ses pensées le ramenait à l'*Adieu-vat* et à la caisse sanglante dans sa cale, et il sentait de nouveau son cœur s'emballer. Il tenta de se raisonner :

— Suffit.

En vain. Confus de parler ainsi tout haut, il se releva aussitôt et rejeta le journal. De toute manière, le soir tombait, et il n'aimait pas lire dans le demi-jour.

Quittant sa chambre, il redescendit au rez-de-chaussée et trouva la femme de service enfermée dans la niche sous l'escalier, occupée à cirer une paire de bottes de cavalier. Il lui demanda s'il n'y avait pas dans l'établissement un salon où il pourrait passer la soirée. La traversée avait été des plus éprouvantes pour ses nerfs, et il avait grand besoin d'un verre d'eau-de-vie et d'un lieu tranquille où reposer ses regards.

La fille était à présent plus obligeante... elle ne devait pas toucher souvent des six-pence, se dit Moody en se promettant de s'en souvenir, s'il se trouvait avoir à l'avenir besoin de ses offices. Elle expliqua que le salon de la *Couronne* avait été réservé pour toute

---

\* Les mots et phrases en italique suivis d'un astérisque sont en français dans le texte. (*N.d.T.*)

la soirée par un groupe privé, « l'Amicale catholique »... elle prononça le nom avec un nouveau sourire, proposant toutefois, s'il le voulait bien, de lui montrer plutôt le chemin du fumoir.

Rappelé brutalement à l'instant présent, Moody vit que Thomas Balfour le regardait toujours, les traits empreints d'une attente intriguée.

— Je vous demande pardon, s'excusa-t-il, confus. Je crois que je me suis perdu dans mes pensées... Un instant de distraction...

— À quoi pensiez-vous ? demanda Balfour.

À quoi, en effet ? À rien, sinon à cette cravate, à cette main d'argent, à ce nom, souffle étranglé dans le noir. La scène était comme un petit monde, pensa Moody, doté de ses propres dimensions. Lorsque son esprit l'y ramenait, il demeurait insensible au passage du temps ordinaire. Il y avait le grand monde, fait d'un temps qui roulait vers l'avant et de lieux qui se succédaient, et ce petit monde, figé dans l'horreur et l'intranquillité ; l'un se casait au sein de l'autre, une sphère dans une sphère. Comme c'était étrange, que Balfour l'eût observé ; que le temps réel eût continué à couler... à graviter autour de lui pendant ce même temps...

— À rien de particulier, dit-il finalement en réponse à la question. La traversée a été difficile, c'est tout, et je suis bien las.

Dans son dos, l'un des amateurs de billard joua un coup : il y eut un double heurt, une chute feutrée, un murmure admiratif de la part de ses adversaires. L'ecclésiastique secoua bruyamment son journal ; un autre toussa ; un autre encore s'épousseta la manche et remua sur son siège.

— J'avais posé la question de votre dispute, reprit Balfour.

— La dispute...

Moody resta de nouveau silencieux. Il se sentait soudain trop épuisé même pour parler.

— La querelle, répéta Balfour pour l'aider. Entre vous et votre père.

— Je suis désolé. Les détails sont scabreux.

— Une affaire d'argent ! J'y suis ?

— Non. Excusez-moi, se défendit Moody en se passant la main sur le visage.

— Il ne s'agit pas d'argent ! Bon, alors... une affaire d'amour ! Vous êtes amoureux... mais votre père n'approuve pas l'élué de votre cœur...

— Non, monsieur. Je ne suis pas amoureux.

— Dommage, dommage. Allons ! J'en tire la conclusion : vous êtes déjà en puissance d'épouse !

— Je n'ai pas d'épouse.

— Vous êtes peut-être un jeune veuf !

— Je n'ai jamais été marié, monsieur.

Balfour éclata de rire et leva les deux mains au ciel, façon de dire qu'il trouvait la réserve de Moody gentiment exaspérante et tout à fait absurde.

Pendant qu'il riait, Moody se souleva à la force des poignets et fit pivoter son corps pour regarder, par-dessus le haut dossier de son fauteuil, la partie du local à laquelle il tournait le dos. Il voulait faire en sorte d'engager d'autres dans la conversation et ainsi, peut-être, détourner Balfour de son idée. Mais aucun de ces hommes ne leva le regard pour rencontrer le sien ; ils paraissaient même faire exprès de l'éviter. C'était étrange. En attendant, sa posture était inconfortable, et toute son attitude discourtoise. À contrecœur, il se carra de nouveau sur son siège et croisa les jambes.

— Je ne voudrais pas vous décevoir, dit-il lorsque l'hilarité de Balfour se fut calmée.

— Me décevoir... mais non ! se récria l'autre. Il s'agit bien de cela ! Vous avez vos secrets !

— Je ne me fais pas bien comprendre. Je n'ai rien à cacher. Le sujet m'est personnellement pénible. C'est aussi simple que cela.

— Ah ! mais il en va toujours ainsi, monsieur Moody, quand on est jeune... chez tout le monde, croyez-moi... chacun souffre de sa propre histoire et la trouve pénible... chacun aurait envie de l'enfermer à double tour... et de ne jamais la partager... en société masculine, s'entend.

- La remarque est judicieuse.
- Judicieuse ! Rien de plus ?
- Je ne vous entends pas, monsieur Balfour.
- Vous êtes déterminé à contrarier ma curiosité !
- J'avoue que j'en suis surpris.
- Allons, monsieur, nous sommes ici dans une ville de chercheurs d'or ! s'exclama Balfour. Il faut pouvoir compter sur ses camarades... il faut de la confiance... dame, oui !

C'était plus étrange encore. Pour la première fois... grâce peut-être à la contrariété croissante qui avait pour effet de fixer plus franchement son attention sur ce qui l'entourait... Moody éprouva un frisson d'intérêt. Le silence insolite régnant au fumoir ne témoignait guère de la sorte de fraternité où l'on partage tout, et où tout devient facile... D'ailleurs, pour quelqu'un qui aurait voulu inspirer lui-même la confiance qu'il prêchait, Balfour avait très peu dit de sa propre personne et de sa situation en ville ! Le regard de Moody glissa sur le côté, vers le fauteuil le plus près du feu et son occupant obèse, dont les paupières closes tremblaient sous l'effort de feindre le sommeil, puis derrière lui, vers cet autre, aux cheveux blonds, qui faisait passer sa queue de billard d'une main dans l'autre, mais ne semblait plus se soucier de la partie.

Quelque chose se préparait : tout à coup, il en était certain. Balfour parlait pour les autres : pour leur donner l'occasion de le jauger, lui, Moody. Mais pourquoi ? Il y avait un système derrière ce feu roulant de questions, un dessein, habilement brouillé par cela même qui, chez Balfour, pouvait paraître excessif, par le charme et la sympathie formidable que dégageait sa personnalité. Malgré la nonchalance apparente qu'ils mettaient tous à feuilleter leur journal ou à simuler un petit somme, les onze autres étaient aux écoutes. En s'en rendant compte, Moody vit soudain plus clair dans l'assemblée, comme lorsqu'un semis fortuit d'étoiles se rassemble pour dessiner à nos yeux une constellation. Balfour ne paraissait plus joyeux et expansif, comme il l'avait cru d'abord ; au contraire, il avait la mine d'un homme tendu,



à bout ; on aurait pu dire même aux abois. Moody se demanda si, pour avancer ses propres affaires, il n'avait pas plutôt intérêt à le contenter.

Walter Moody était très expérimenté dans l'art des confidences. Il savait que faire une confession à quelqu'un, c'est implicitement se mettre en droit de recevoir la sienne. Secret pour secret, histoire pour histoire ; l'attente discrète de la pareille rendue était une sorte de pression qu'il s'entendait fort bien à exercer. Il en apprendrait plus en paraissant s'ouvrir à Balfour qu'en lui opposant une attitude ombrageuse, simplement parce que, s'il se confiait à lui, librement et sans réserve, l'autre se sentirait tenu de répondre de même. Hormis le désagrément de se remémorer l'histoire de sa famille, il n'avait aucune raison de ne pas la conter pour se ménager la confiance de son interlocuteur. Certes, il ne comptait rien divulguer des événements survenus à bord de l'*Adieu-vat* ; mais, pour cela, il n'avait nul besoin de dissimulation, car ce n'était point là ce que Thomas Balfour désirait entendre.

Ces réflexions faites, Moody changea de tactique.

— Je vois qu'il me reste à gagner votre confiance, dit-il. Je n'ai rien à cacher, monsieur. Je vous conterai mon histoire.

— Va pour l'histoire ! s'exclama Balfour, la mine épanouie, en se mettant à l'aise dans son fauteuil. Mais si elle est bien de ces histoires qui se content, je m'étonne qu'il n'y soit question ni d'amour ni d'argent !

— Seulement de l'absence de l'un et de l'autre, hélas.

— L'absence... ah ! je vois.

Souriant toujours, Balfour invita d'un geste Moody à continuer. L'autre obtempéra :

— Je dois d'abord remonter un peu dans mon passé.

Mais, ces mots prononcés, il retomba dans le silence, les yeux plissés, les lèvres pincées.

Le fauteuil qu'il occupait faisait face à l'âtre, si bien que près de la moitié des hôtes de la salle se trouvaient derrière lui, assis ou debout, requis par leurs divers simulacres d'occupations. Durant

les quelques secondes de répit qu'il s'assura en affichant l'air de celui qui rassemble ses pensées, Moody laissa errer ses regards à droite et à gauche pour bien noter les témoins les plus proches, dans le cercle autour de la cheminée.

La place la plus près du feu était donc dévolue à l'homme obèse qui faisait semblant de dormir. Il avait de loin la mise la plus voyante de toutes les personnes présentes : la chaîne de montre qui lui barrait la poitrine, entre le gousset d'un gilet de velours et le plastron d'une chemise de batiste, était en or massif, épaisse comme son propre doigt boudiné et ornée, en guise de breloques, de pépites d'or grosses comme les os des jointures. L'homme assis à son côté, de l'autre côté de Balfour, était en partie caché par l'appuie-tête de son fauteuil, si bien que Moody ne voyait qu'un reflet de son front et le bout luisant de son nez. Son habit était taillé dans un tweed épais à chevrons, beaucoup trop chaud pour la proximité du feu, et sa transpiration démentait l'attitude de repos dans laquelle il paraissait se prélasser. Il n'avait pas de cigare, mais tournait et retournait entre ses mains un étui à cigarettes en argent. À la gauche de Moody se trouvait encore une bergère à oreilles, si près de son propre siège qu'il pouvait entendre le sifflement nasillard de la respiration de son voisin. L'homme était brun, d'une stature nerveuse et svelte, si grand, qu'il semblait plié en deux, assis là, les genoux joints, les semelles collées au sol. Il lisait un journal et, dans l'ensemble, présentait une façade d'indifférence bien plus convaincante que les autres, mais son regard était un peu vague, comme s'il ne déchiffrait pas les caractères imprimés, et il y avait un moment qu'il n'avait plus tourné la page.

Enfin, Moody se lança :

— Je suis le cadet de deux fils. Mon frère, Frederick, est de cinq ans mon aîné. Notre mère est morte alors que je touchais à la fin de mes années d'études... je suis retourné à la maison très brièvement, pour l'enterrer... et mon père s'est remarié peu après. Je ne connaissais pas alors sa seconde épouse. Elle était... ou plutôt elle est une femme douce et raffinée, facilement effrayée

et souvent souffrante. Par sa délicatesse, elle est l'antipode de mon père, homme grossier et très porté sur la boisson.

« Le couple était mal assorti ; je crois bien que les deux parties regrettaient le mariage et y voyaient le fruit d'une erreur, et je suis désolé de dire que mon père traita très mal sa nouvelle épouse. Il y a trois ans, il disparut en l'abandonnant à Édimbourg sans aucun moyen de subsistance. Elle aurait pu finir à l'hospice, ou dans un lieu pire encore, si profond était le dénûment dans lequel elle se voyait plongée, du jour au lendemain. Elle fit appel à moi... par courrier ; j'étais alors à l'étranger... je rentrai aussitôt au pays. Je la pris sous mon aile, dans la mesure modeste de mes moyens. Je trouvai pour elle un arrangement qu'elle accepta, avec une certaine amertume, il est vrai ; sa fortune était bien changée...

Géné, Moody ponctua son récit d'une toux sèche et reprit :

— Comprenez-moi. Je lui fis obtenir une place qui lui assurait de quoi vivre. Cela fait, je me rendis à Londres pour chercher mon père. J'essayai par tous les moyens de me procurer des renseignements, j'y dépensai des sommes considérables... En vain. Finalement, je pensai plutôt à mettre à profit le capital de mon instruction, car je savais ne plus pouvoir emprunter sur mes espérances, et mon crédit dans la Cité avait beaucoup souffert.

« Mon frère aîné ne savait rien de l'abandon de notre belle-mère : il était parti chercher fortune dans les mines d'or d'Otago quelques semaines avant la disparition de notre père. Son expatriation était un de ces coups de tête dont il avait l'habitude... c'était un esprit aventureux, si l'on veut, encore que j'avoue mal le connaître ; nous n'avions jamais été proches, une fois sortis de l'enfance. Les mois succédaient aux mois, les années aux années ; il ne revenait pas, et je n'en avais aucune nouvelle. Les lettres que je lui écrivais restaient sans réponse. À dire vrai, j'ignore à ce jour s'il les a même reçues. Enfin, je pris moi aussi mon passage pour la Nouvelle Zélande, dans l'idée d'informer mon frère de la situation changée de notre famille et... si je le trouvais encore en vie... de le rejoindre peut-être, pour un

temps, dans les mines. Il ne me restait rien de ma propre fortune, j'avais mangé mon capital depuis belle lurette, et j'étais criblé de dettes. Durant mes années à Londres, j'avais étudié le droit au Temple intérieur. Sans doute, j'aurais pu y rester en attendant d'être appelé au barreau... mais je n'ai pas vraiment d'amour pour la profession d'avocat. La perspective m'était insupportable. Je préférerai partir pour la Nouvelle Zélande.

« En débarquant à Dunedin, il n'y a même pas quinze jours, j'appris que l'or d'Otago avait été pour ainsi dire éclipsé par de nouveaux gisements ici, sur la côte. J'hésitais, ne sachant où tenter d'abord ma chance, lorsque je fus récompensé de ma procrastination de la manière la plus inattendue : je retrouvai mon père.

Balfour émit un murmure, mais n'interrompit pas le conteur. Le regard braqué sur le feu de la cheminée, les lèvres pincées d'un air sagace autour de son cigare, il caressait d'une main molle le pied de son verre. Les onze autres aussi se tenaient cois. La partie de billard semblait avoir été abandonnée, car Moody n'entendait plus derrière lui le cliquetis des billes. Il sentait pourtant le silence tendu comme un ressort, comme si ses auditeurs guettaient... ou redoutaient... une révélation très particulière.

— Nos retrouvailles ne furent pas heureuses, reprit-il d'une voix assez forte pour dominer le tambourinement de la pluie (assez pour être entendu de chacun dans la salle, mais sans donner à croire qu'il se savait écouté). Il était ivre, et très fâché d'avoir été déposé. Devenu extraordinairement riche, à ce qu'il m'a dit, et de nouveau marié, à une femme qui ignorait vraisemblablement tout de sa vie passée et du fait qu'il était déjà uni par le sacrement à une autre épouse. J'avoue à regret que je n'étais pas étonné. Je n'ai jamais eu beaucoup d'affection pour mon père, et ce n'était pas la première fois que je le surprénais dans une situation compromettante... encore que, je m'empresse de le reconnaître, jamais aussi ouvertement criminelle que celle-là.

« L'étonnement me saisit ensuite, lorsque, m'enquérant de mon frère, j'appris qu'il avait été dès le départ l'agent et le complice de mon père : ils avaient tramé ensemble l'abandon

de ma belle-mère et pris de concert la route de l'hémisphère Sud. Sans attendre d'avoir parlé aussi à Frederick... je n'aurais pas supporté de les voir tous deux ensemble... je fis mine de quitter mon père. Lui, se montrant agressif, tenta de me retenir de force. Je m'échappai et résolu de gagner sur-le-champ les gisements de la côte Ouest. J'avais de quoi payer directement mon retour à Londres, si je l'avais voulu, mais mon chagrin était tel, que...

Moody marqua une pause et esquissa de la main un geste d'impuissance avant de conclure :

— Je ne sais pas. J'ai pensé que le dur travail des placers me ferait peut-être du bien, pour un temps. Et je ne veux pas finir avocat.

Suivit encore un silence général. Moody secoua la tête, s'avança jusqu'au bord de son siège et parla d'un ton plus énergique :

— C'est une triste histoire. J'ai honte de mon sang, monsieur Balfour, mais je ne veux pas remâcher le passé. Je compte refaire ma vie.

— Bien triste, en effet ! s'exclama Balfour, ôtant enfin le cigare de sa bouche pour de nouveau ferrailer dans le vide. Je suis navré pour vous, monsieur Moody, mais en même temps j'applaudis à votre choix. Qu'est-ce après tout que la vie du mineur sur les gisements d'or ? Une réinvention ! Je dirais même une révolution ! Pour celui qui veut refaire sa vie... se refaire de fond en comble... pour de vrai... c'est ici ou jamais !

— Voilà qui est encourageant, dit Moody.

— Votre père... s'appelle lui aussi Moody, je présume.

— En effet. Adrian, de son nom de baptême. Auriez-vous entendu parler de lui ?

— Non, se récusa Balfour, ajoutant aussitôt, en réponse à la déception qu'il devinait chez son interlocuteur : Ce qui, bien sûr, n'a rien de concluant. Je suis agent maritime, comme j'ai eu l'honneur de vous en informer ; ces derniers temps, je ne côtoie plus guère les gars sur le terrain. J'ai vécu à Dunedin. J'y suis resté dans les trois ans. Mais si votre paternel a fait fortune sur les diggings, il se trouvait sûrement à l'intérieur. Dans le haut

pays. Il a pu être n'importe où... du côté de Tuapeka, de Clyde... vraiment, n'importe où. Mais, dites-moi... pour ce qui est de l'ici et maintenant... vous ne craignez pas qu'il vous suive ?

— Non, dit à son tour Moody. J'ai pris mes mesures pour faire croire que j'étais reparti sur-le-champ en Angleterre, le jour même où je l'ai quitté. J'ai trouvé sur le port un homme qui cherchait passage pour Liverpool. Je lui ai exposé ma situation, et après un marchandage expéditif, nous avons échangé nos papiers. Il a donné mon nom en embarquant, et moi le sien. Si mon père se renseigne à la douane, les préposés pourront lui fournir la preuve que j'ai déjà quitté ces îles pour rentrer au pays.

— Il se pourrait cependant que votre père... et votre frère... se laissent attirer sur la côte par les derniers gîtes signalés.

— Je ne saurais prédire l'avenir, reconnut Moody. Mais, d'après ce que j'ai cru comprendre de leur situation actuelle, ils ont trouvé tout l'or qu'ils voulaient à Otago.

— *Tout l'or qu'ils voulaient !*

Balfour semblait sur le point de se mettre à rire de nouveau. Moody haussa les épaules et reprit d'un ton froid :

— Eh bien, je me préparerai évidemment à l'éventualité de leur venue. Mais je l'estime peu probable.

— Eh !... oui, bien sûr. Bien sûr. Mais passons à des sujets plus riants, proposa Balfour en lui tapotant la manche de sa grosse patte. Dites-moi, que comptez-vous faire de votre magot, une fois que vous aurez ramassé une jolie somme ? Retourneriez-vous en Écosse pour dépenser votre fortune là-bas ?

— Je l'espère. À ce que j'ai entendu dire, on peut amasser de quoi, et de quoi vivre à l'aise jusqu'à la fin de ses jours, en quatre mois ou moins. Je pourrais donc quitter ces contrées avant les pires mois d'hiver. Serait-ce là une perspective vraisemblable, à votre avis ?

— Tout à fait, répondit Balfour, le sourire aux lèvres, le regard de nouveau plongé dans les braises. Des plus vraisemblables, en effet... oui, vous pouvez avoir bon espoir. Vous n'avez donc pas d'amis en ville ? Personne pour venir vous accueillir au

débarcadère, tenter sa chance avec vous ? Pas de vieilles connaissances ? Des gars du pays ?

— Personne, répéta Moody pour la troisième fois déjà. C'est seul que j'ai fait le voyage jusqu'ici et, comme je vous l'ai dit, je compte être moi-même le seul auteur de ma fortune, sans l'aide de quiconque.

— Eh oui ! Enfin, auteur ou chercheur... de nos jours, c'est chacun comme il l'entend. Mais l'associé du chercheur d'or est comme son ombre... ça aussi, c'est une chose à savoir... son ombre, ou sa femme...

La boutade fit courir un murmure amusé dans la salle ; non un rire franc, mais un simple souffle discret, émanant de plusieurs côtés à la fois. Moody regarda autour de lui. Il avait perçu un relâchement de l'atmosphère, comme un soulagement collectif à la conclusion de son récit. Ces hommes craignaient quelque chose, pensa-t-il, et son discours leur avait donné lieu d'ajourner leurs craintes. Pour la première fois, il se demanda si leurs appréhensions pouvaient avoir un rapport avec l'horreur dont il avait été témoin à bord de l'*Adieu-vat*. L'idée était étrangement déplaisante. Il ne voulait pas croire que son souvenir privé pût avoir un sens pour d'autres, moins encore qu'un autre pût le partager. (La souffrance, se dirait-il plus tard, a le pouvoir de nous dépouiller de notre faculté d'empathie, de faire de nous des égoïstes en nous dressant contre tous les autres souffrants. Le fait, une fois compris, fut pour lui une surprise.)

Balfour souriait de toutes ses dents. Regardant Moody avec un hochement de tête approbateur, comme pour lui prêter le mot, il répéta :

— Oui-da... son ombre ou sa femme.

Il se caressa plusieurs fois la barbe, du creux de la main, en riant tout bas. Il était réellement soulagé. Un héritage perdu, une infidélité conjugale, une femme bien née contrainte de *se placer* chez des étrangers... c'étaient là les méfaits d'un tout autre monde : monde de salons et de cartes de visite et de toilettes à la mode. Balfour trouvait charmant que de tels revers de fortune

pussent passer pour des tragédies... que ce jeune homme pût *s'en confesser* avec le quant-à-soi et l'embarras farouche de quelqu'un qui, dès le berceau, avait appris à regarder son rang comme inviolable. Parler de ces choses-là, ici... dans ce poste avancé de la civilisation ! Hokitika poussait comme un champignon, plus vite encore que San Francisco, à en croire les journaux, et littéralement à partir de rien... à partir de la vie ancestrale de la jungle en décomposition... à partir des vasières et des ravins mouvants et des brumes... à partir des eaux sournoises, chargées de minerai. Ici, les hommes n'étaient pas les fils de leurs œuvres ; cela viendrait, mais pour l'instant, accroupis afin de laver la terre sous leurs pieds, ils en étaient encore à *accoucher* d'eux-mêmes. Balfour leva de nouveau les doigts au revers de son gilet. Pathétique, l'histoire de Moody lui inspirait une indulgence quasi paternelle... en effet, Balfour prenait plaisir à tout ce qui lui rappelait ses propres qualités d'homme moderne (entreprenant, libre de toute attache), à l'opposé de ceux qui restaient empêtrés dans l'apparat d'une époque révolue.

Un tel jugement était, bien sûr, plus révélateur de celui qui le portait que de celui qui en faisait l'objet. Balfour avait trop de volonté pour admettre une autre philosophie que l'empirisme le plus terre à terre, et trop de largeur de vues pour comprendre un désespoir qu'il voyait sous les espèces d'un puits sans fond : profondeur sans ampleur, confinement étouffant, un espace dans lequel on ne pouvait s'orienter qu'au toucher, dans une totale incuriosité. Il ignorait la fascination qu'exercent les choses spirituelles, y trouvait, au mieux, matière aux mystères... autrement grands, autrement entraînants... de l'humour et de l'aventure ; sur les nuits et les ténèbres de l'âme, il était sans opinion. Il disait souvent que le seul abîme intérieur à mériter peu ou prou son attention était celui que creusait l'appétit ; il en riait lui-même, comme d'une bonne blague, mais il était de fait qu'il témoignait rarement de la sympathie dans les situations où l'on s'y serait attendu. Il voyait d'un bon œil les espaces ouverts de l'avenir de ses semblables, mais ne supportait pas les huis-clos de leur passé.



— En tout cas, poursuivit-il, écoutez bien ce que je m'en vais vous dire, monsieur Moody, c'est le second conseil que je vous donne : trouvez-vous un associé. Il y a pas mal de partis dans le coin qui ne demanderaient pas mieux que d'avoir une paire de bras de plus. C'est comme ça que ça marche, voyez-vous... on se trouve un ami et on s'associe. Je n'ai jamais vu personne réussir seul. Vous êtes déjà équipé ? Vous avez votre tenue de digger ? Votre paquetage ?

— Sous ce rapport, je dépends malheureusement des caprices de votre climat, répondit Moody. Ma malle est restée à bord du navire ; il faisait trop mauvais pour hasarder ce soir le passage de la barre, mais on m'a dit que je pourrais récupérer mes bagages à la douane demain après-midi. Moi, c'est une allége qui m'a mené à terre... un petit équipage a eu le courage de sortir à la rame pour débarquer les passagers.

— Eh oui, fit Balfour d'un ton plus grave. Rien que le mois dernier, nous avons eu trois bâtiments de perdus au passage de la barre. C'est horrible ! Bien sûr, cela peut rapporter gros. On ne se soucie guère des arrivants, mais les partants sont une autre histoire... les navires qui repartent d'ici sont lestés d'or.

— Je me suis laissé dire que les approches du port de Hokitika sont connues pour être particulièrement périlleuses.

— Tristement connues, oui. Et il n'y a rien à faire, si le bateau mesure plus de cent pieds. Il aura beau pousser les feux, mettre la vapeur, il ne forcera pas le passage. Ça jette feu et flammes... un beau spectacle, ma foi ! Mais, enfin, il ne s'agit pas que des vapeurs. Et pas que des gros. C'est une vraie loterie, Walter, que la barre de Hokitika. Ce sable-là peut être fatal à une goélette, si la marée s'y met.

— Je vous crois, dit Moody. Notre navire était un trois-mâts barque... un fin voilier, pas trop grand, assez robuste pour résister à la pire tempête... et pourtant, le capitaine n'a pas voulu tenter le passage. Il a préféré jeter l'ancre dans la rade et attendre le matin.

— Le *Waterloo*, c'est ça ? On le voit régulièrement sur la ligne entre Chalmers et ici.

— Celui-ci n'est pas un bateau de ligne. Il s'appelle l'*Adieu-vat*.

Comme s'il avait brandi un pistolet, telle fut la stupéfaction occasionnée par l'énoncé de ce nom. Moody (la physionomie toujours bénigne) promena son regard alentour et constata que l'attention de la salle était désormais fixée sur lui sans feinte. Plus d'un lecteur avait posé son journal ; les dormeurs ouvraient les yeux ; l'un des joueurs de billard fit même un pas pour se rapprocher, entrant en plein dans le cercle de la lampe.

Balfour avait lui aussi tressailli au nom du trois-mâts, mais ses yeux gris rencontrèrent ceux de Moody sans émotion.

— Je vous avouerai, monsieur Moody, dit-il d'un ton très loin de la faconde suffisante qu'il avait déployée jusque-là, que le nom de ce vaisseau ne m'est pas inconnu... en effet, il ne m'est pas inconnu... mais j'aimerais m'assurer aussi du nom du capitaine, si vous le voulez bien.

Pendant qu'il parlait, Moody scruta ses traits, cherchant à y démêler une certaine nuance d'expression... une qualité que, mis en demeure, il eût pourtant été en peine de nommer tout haut. Balfour n'avait-il pas l'air d'un homme hanté ? Si quelque chose lui avait remis en esprit la sorte d'horreur surnaturelle à laquelle il s'était pour sa part heurté à bord de l'*Adieu-vat*, l'effet ne serait que trop visible, il en était certain. Balfour cependant paraissait simplement sur ses gardes, tel l'homme qui apprend le retour d'un créancier et s'applique à rassembler des excuses et à chercher des échappatoires... son aspect n'était ni tourmenté ni effrayé. Et pourtant, il n'était plus le même... il y avait dans son regard une rouerie, une acuité jusque-là absente. Moody se sentit enhardi par ce changement. Son cœur se mit soudain à battre plus fort. Il comprenait qu'il avait sous-estimé cet homme.

— Je crois que le capitaine se nomme Carver, dit-il lentement. Francis Carver, si ma mémoire ne me trompe ; un grand gaillard d'une force considérable, à la mine sombre et renfrognée, à la joue balafrée... est-ce là le signalement de celui que vous connaissez ?

— Oui, répondit Balfour, interrogeant à son tour le visage de Moody avant d'ajouter : Je serais très curieux de savoir comment vous avez fait la connaissance de M. Carver. Si vous voulez bien excuser mon indiscretion.

— Je vous demande pardon, mais je ne le connais pas, dit Moody. Je suis certain qu'il ne me reconnaîtrait pas s'il me revoyait.

Il était résolu à répondre aux questions de Balfour courtoisement et sans réserve, stratégie qui l'autoriserait à en poser ensuite quelques-unes de son côté. Moody était d'instinct un fin diplomate. Enfant déjà, il avait compris qu'il valait toujours mieux offrir aux autres une vérité partielle avec quelque apparence de bonne volonté, plutôt que de dire toute la vérité en paraissant se défier. Une attitude obligeante valait son pesant d'or, ne fût-ce que par l'obligation de réciprocité qu'elle entraînait, la bonne foi appelant la bonne foi. Il ne tourna plus la tête, mais garda sans ciller une figure ouverte, ne s'adressant qu'au seul Balfour, comme si les onze témoins périphériques qui le regardaient de tous leurs yeux ne le troublaient aucunement.

— Dans ce cas, dit Balfour, je parierais que vous avez payé votre passage au second.

— De la main à la main, monsieur.

— C'était un arrangement entre vous deux ?

— Tout l'équipage était partie prenante, avec l'accord tacite du patron. Une façon assez facile pour chacun de toucher quelques sous en sus de sa solde, j'imagine. Il n'y avait pas de couchettes... on nous assignait une place dans l'entre-pont avec pour consigne d'ouvrir l'œil et de ne pas gêner. La situation était loin d'être idéale, bien sûr, mais, comme vous le savez déjà, les circonstances m'obligeaient à quitter Dunedin sur-le-champ, et l'*Adieu-vat* était le seul bâtiment en partance ce jour-là. Je ne connaissais pas le second avant de faire affaire avec lui, ni aucun des autres passagers, ni aucun des hommes d'équipage.

— Les passagers étaient combien à faire la traversée selon les mêmes conditions ?

— Huit, dit Moody.

Il rencontra posément le regard de Balfour et porta son cigare à ses lèvres. Balfour prit la balle au bond.

— C'est-à-dire vous et sept autres ? Huit en tout ?

Moody ne répondit pas directement.

— La liste des passagers sera publiée lundi dans le journal. Vous aurez toute liberté de la consulter, dit-il en affectant un petit air dubitatif, comme pour donner à entendre qu'il jugeait cette insistance non seulement inutile, mais incongrue. Bien sûr, mon vrai nom n'y figurera pas. J'ai fait la traversée en tant que Philip de Lacy, telle étant l'identité de l'homme dont j'ai acheté les papiers à Dunedin. Walter Moody se trouve maintenant, aux yeux de l'administration, quelque part dans le Pacifique Sud... en route pour le cap Horn.

— Permettez-moi de vous poser encore une question, reprit Balfour sans se départir de son calme. J'aimerais que vous me disiez... une petite chose... si vous vous êtes fait une opinion, bonne ou mauvaise. Sur M. Carver, s'entend.

— Je ne suis pas certain de savoir vraiment vous répondre. Je ne peux faire état que de soupçons et de oui-dire. Je crois que l'intéressé avait une raison impérative, et indépendante de sa volonté, pour quitter Dunedin, car il était pressé d'appareiller en dépit de la tempête qui s'annonçait, mais j'ignore tout des motifs de sa hâte. Je ne lui ai pas été présenté, et je ne l'ai vu que de loin au cours de la traversée, fort rarement, car il est resté la plupart du temps confiné dans sa cabine. Vous voyez donc que mon opinion n'a pas grande valeur. Et pourtant...

Moody se tut.

— Et pourtant..., relança Balfour, dans l'attente.

— Pour être franc avec vous, monsieur, dit enfin Moody en faisant pivoter son buste de manière à le regarder en face, j'ai découvert certains faits, une fois à bord, relativement à la cargaison, qui m'amènent à douter que la mission du navire puisse être qualifiée d'honnête. S'il y a une chose dont je sois bien certain,

c'est que je souhaite ne jamais me faire un ennemi de M. Carver... autant qu'il sera en mon pouvoir de l'éviter.

À ces paroles, l'homme très brun à la gauche de Moody parut se roidir et, se penchant en avant, demanda de but en blanc :

— Vous avez trouvé quelque chose dans la cargaison, dites-vous ?

Nous y voilà ! pensa Moody. C'était le moment de pousser son avantage. Il se retourna pour s'adresser au nouvel intervenant.

— Pardonnez-moi, je vous en prie, de ne pas entrer dans les détails. Je ne veux pas vous manquer de respect, monsieur, mais nous ne nous connaissons pas ; ou, plutôt, *je ne vous* connais pas, car quant à la réciproque, mon échange avec M. Balfour a atteint ce soir d'autres oreilles que celles auxquelles il était destiné. Je suis donc en position de faiblesse, non certes vis-à-vis de moi-même, car je me suis présenté selon la vérité, mais vis-à-vis de vous, qui avez fait ma connaissance sans m'être présenté et entendu mon récit sans y être invité ni faire de réponse. Je n'ai rien à dissimuler, en ce qui concerne ou le voyage qui m'a amené ici ou un autre, mais j'avoue – (s'adressant de nouveau à Balfour) – que je suis ulcéré de subir un interrogatoire aussi implacable de la part de quelqu'un qui ne daigne pas révéler ses desseins.

Les tournures étaient plus énergiques que le langage habituel de Moody, mais il avait parlé calmement et avec dignité, et il se savait dans son droit. Il fixa Balfour sans ciller, d'un air ouvert, débonnaire même, attendant sa réponse. Balfour darda un coup d'œil du côté de l'homme brun qui s'était immiscé dans la conversation, puis revint à Moody et poussa un soupir. Il se leva enfin, jeta son bout de cigare dans le feu, avança la main et dit doucement :

— Vous n'avez rien à boire, monsieur Moody. Permettez-moi de vous resservir.

Il s'approcha de la desserte sans rien ajouter, suivi du grand brun qui, une fois déplié et dressé de toute sa hauteur, frôlait presque le plafond bas de la salle. Il se pencha à l'oreille de Balfour et se mit à murmurer des mots pressants. Balfour hocha affirmativement

la tête et répondit sur le même ton... transmettant apparemment une consigne, car l'homme alla alors du côté du billard, fit signe au joueur aux cheveux blonds que Moody avait déjà remarqué, et lui communiqua le message. Le blondin approuva de la tête, avec vigueur, dès le premier mot. En observant ces chuchotements, Moody retrouvait sa vivacité habituelle. L'eau-de-vie l'avait réveillé ; il était réchauffé et bien au sec ; rien ne pouvait mieux lui remonter le moral que la promesse d'un beau récit.

Il arrive souvent, lorsqu'une âme tourmentée se voit requise par un problème autre, qui ne la concerne pas directement, que cette préoccupation abstraite lui procure un soulagement et un répit. Moody en fit alors l'expérience. Pour la première fois depuis qu'il avait mis pied à terre, il se trouvait capable de réfléchir clairement à sa mésaventure récente. Comme si le cadre de ce nouveau mystère dégageait son souvenir personnel. Il pouvait repenser à la scène qui le hantait... le mort qui se relevait, sa gorge sanglante, son cri... en la regardant comme quelque chose de l'ordre de la fable ou du fait divers ; horrifiante toujours, mais d'une horreur en quelque sorte plus explicable. Son histoire avait acquis une valeur : il pourrait en tirer profit, l'offrir en troc.

Il vit le message murmuré passer de l'un à l'autre. Il ne distinguait aucun nom... le méli-mélo d'accents inconnus s'y opposait... mais il était clair que le sujet concernait chacun dans la salle. Il s'appliqua à analyser la situation, à l'évaluer rationnellement. L'inattention l'avait déjà une fois induit en erreur ce soir-là ; il n'entendait pas se tromper de nouveau. Ces hommes préparaient un coup, ou il ne s'y connaissait pas... À moins que leur réunion n'eût pour but de sceller une alliance contre un autre. Contre M. Carver, peut-être. Ils étaient douze, chiffre qui aurait fait penser à un jury si la chose n'avait été inconciliable avec la présence des Chinois et du Maori. Était-il tombé au milieu d'un conseil secret ? Mais quelle sorte d'assemblée regrouperait une telle variété de races, de revenus et de rangs ?

Inutile de dire que la figure de Walter Moody ne laissait rien paraître de ces pensées. Il s'était composé une physionomie de circonstance, entre celui qui se confondrait en excuses et celui

qui donnerait sa langue au chat, comme pour indiquer qu'il était au regret de semer le trouble dans leur réunion, mais que, ne comprenant lui-même rien à la réaction qu'il provoquait, il voulait bien se laisser guider par n'importe qui, plutôt que de suivre son propre jugement.

Au dehors, le vent changea de direction, envoyant de haut en bas de la cheminée une rafale humide, qui souffla sur les braises une poussée rougeoyante et, un instant, porta aux narines de Moody l'odeur saline de la mer. Le mouvement dans l'âtre parut réveiller l'homme obèse près du feu. Il s'extirpa de son fauteuil en grognant sous l'effort et alla d'un pas traînant rejoindre les autres devant le dressoir. Lui parti, Moody se retrouva seul avec l'homme en costume de tweed qui, se penchant en avant, ouvrit enfin, d'un coup sec, son étui d'argent, y choisit une cigarette et parla.

— Permettez-moi de me présenter. J'espère que vous n'avez rien à objecter ? dit-il d'un ton courtois en mangeant ses mots (il avait un accent français immédiatement reconnaissable). Je m'appelle Aubert Gascoigne. Votre nom, je le connais déjà, et je vous en demande bien pardon.

— Eh ! mais il se trouve que je connais aussi le vôtre, répondit Moody avec un petit mouvement de surprise. Si je ne me trompe.

— Notre rencontre se présente donc sous d'heureux auspices. Mais vous m'intriguez. D'où me connaissez-vous, monsieur Moody ?

Gascoigne, qui cherchait ses allumettes, s'immobilisa ce disant, la main dans sa poche de poitrine, tel l'officier qui se campe dans une pose crâne pour se faire croquer par un artiste.

— J'ai lu ce soir votre discours, dans le *West Coast Times* de vendredi... C'est bien cela ? Si j'ai bonne mémoire, vous avez rédigé un jugement pour le tribunal de police.

— Ah ! je vois. Le journal d'hier vaut bien les neiges d'antan. Au temps pour moi.

Gascoigne sourit et, les allumettes retrouvées, en choisit une, leva une jambe et frotta l'extrémité soufrée sur la semelle de sa botte.

— Je vous demande pardon, s'empressa Moody, craignant de l'avoir offensé.

L'autre cependant secoua négativement la tête. Il attendit d'avoir allumé sa cigarette avant de répondre :

— Il n'y a pas de quoi. Voyons... Vous débarquez, étranger dans une ville inconnue, et que faites-vous ? Vous n'avez rien de plus pressé que de vous procurer le journal de la veille pour prendre connaissance de la chronique judiciaire. Vous apprenez ainsi les noms de ceux qui enfreignent la loi en même temps que de ceux qui ont à charge de la faire respecter. Toute une stratégie.

— Mais non, j'ai agi sans méthode, protesta Moody.

Le nom de Gascoigne figurait en page trois du journal, sous le texte d'une brève allocution, guère plus d'un paragraphe, sur l'iniquité du crime. Le discours était précédé de la liste des arrestations opérées depuis le début du mois. (Moody ne se rappelait aucun nom et, à vrai dire, n'avait retenu celui de Gascoigne que parce qu'il avait eu autrefois un professeur de latin qui s'appelait Gascoyen... la ressemblance avait frappé son regard.)

— Admettons, concéda Gascoigne. Toujours est-il que cela vous a amené au cœur même du problème qui nous occupe : une affaire qui a été sur toutes les lèvres depuis quinze jours.

— Une histoire de petits délinquants ? demanda Moody en fronçant le front.

— D'une personne en particulier.

Comme l'autre s'en tint là, Moody lança d'un ton léger :

— Voulez-vous que je devine ?

— Peu importe, fit Gascoigne avec un haussement d'épaules. Je parlais de la putain.

Moody sourcilla. Il s'efforça de se rappeler la liste des personnes arrêtées... oui, peut-être bien y avait-il là un nom de femme. Il se demanda pourquoi le Tout-Hokitika ferait des gorges chaudes de l'arrestation d'une fille publique. Il mit un moment à chercher ses mots et, avant de réussir à formuler une réponse, fut surpris d'entendre Gascoigne éclater de rire.



— Je vous taquine. Il ne faut pas me laisser faire. La nature du délit n'était pas précisée, mais avec un peu d'imagination cela peut se lire entre les lignes. Quant au nom, elle se fait appeler Anna Wetherell.

— Je ne suis pas certain de savoir lire avec imagination.

— Vous êtes pourtant homme de loi, n'est-ce pas ?

Gascoigne rit derechef, expulsant un souffle explosif et chargé de fumée. La réponse de Moody fut quelque peu guindée :

— Seulement de formation. Je n'ai pas été appelé au barreau.

— Je vous aiderai donc. Il y a toujours des nuances implicites dans le texte des jugements, expliqua Gascoigne. « Gentlemen du Westland »... voilà un premier indice pour vous. « Délits honteux et dégradants »... et de deux.

— Je vois.

Mais il ne voyait pas du tout. Il laissa errer son regard par-dessus l'épaule de Gascoigne : l'homme obèse avait abordé les deux Chinois et leur mettait sous les yeux la page de garde de son calepin, où il venait de griffonner quelque chose.

— La femme aurait-elle été accusée à tort ? reprit Moody. Serait-ce cela qui a attiré l'attention sur son affaire ?

— Mais elle n'a pas été emprisonnée en tant que putain, dit Gascoigne. Pour ce qui est de *cela*, notre bonne police s'en moque comme de Colin Tampon ! Il suffit d'être discret, les agents sont tout disposés à fermer l'œil.

Moody attendit. Les propos de Gascoigne étaient troublants dans leur mélange de révélations et de retenue. L'homme lui-même n'inspirait pas confiance. Il pouvait avoir trente-cinq ans environ. Ses cheveux pâles commençaient à s'argenter sur les tempes, et il arborait une paire de moustaches, également pâles, séparées sous le nez. Son habit à chevrons était d'une coupe ajustée.

— Au fait, reprit-il, l'agent même qui l'a ramassée a voulu se la payer, tout de suite après l'écrou !

— L'écrou ?

Répétant après l'autre, Moody se sentait ridicule. Pourquoi Gascoigne ne pouvait-il parler de façon moins sibylline, en

développant davantage ? Il paraissait cultivé (Thomas Balfour, en comparaison, était un ballot mal dégrossi), ou plutôt non, il paraissait porter le deuil d'une culture défunte. Il parlait en homme qui a connu des déceptions, pour qui la perfection ne se conjugue qu'au passé... souvenir d'une chose pleurée, car perdue.

— Elle a été traduite devant la justice de ce monde pour avoir voulu comparaître devant celle de l'autre. Il y a là une sorte de symétrie, ne trouvez-vous pas ? Justice pour justice.

Moody ne pouvait convenablement approuver. De toute manière, c'était une ligne de pensée qu'il ne tenait pas à poursuivre. Afin de détourner la conversation, il demanda plutôt :

— Et le capitaine de mon vaisseau, M. Carver ? Je présume qu'il y a quelque chose entre lui et cette femme ?

— « Quelque chose », oui, on peut le dire. Il a tué son propre enfant.

Gascoigne contemplant la cigarette entre ses doigts. Comme pris d'un dégoût subit, il la jeta au feu, tandis que Moody reculait d'horreur en se récriant :

— Pardon ?

— On ne peut pas le prouver, évidemment, reprit Gascoigne d'un ton sinistre. Mais l'individu est une brute. Vous avez raison de vouloir l'éviter.

De nouveau en peine de répondre, Moody le regarda fixement. Gascoigne laissa passer un moment avant de poursuivre :

— Tout homme a son prix. Pour les uns, c'est l'or ; pour d'autres, les femmes. Avec Anna Wetherell, voyez-vous, on avait les deux.

Sur ces entrefaites, l'homme obèse revint s'asseoir avec un verre plein. Son regard alla de Gascoigne à Moody puis, comme s'il s'y sentait tenu par une obscure bienséance mondaine, il se pencha en avant, tendit la main et se présenta :

— Je m'appelle Dick Mannering.

— Enchanté, répondit machinalement Moody.

Il était dérouté. Il regrettait que Gascoigne eût été interrompu juste à ce moment. Il aurait voulu le presser davantage au sujet

de la putain. À présent, il ne pouvait sans indiscretion remettre la question sur le tapis. De toute manière, Gascoigne s'était rencoigné au fond de son fauteuil et présentait un visage fermé. Il se remit à tourner et à retourner l'étui à cigarettes entre ses doigts.

— *L'Opéra-Théâtre du prince de Galles*, c'est moi, ajouta Mannering en prenant ses aises.

— Épatant, dit Moody.

— Le seul spectacle en ville.

Ces mots proférés, Mannering frappa le bras de son fauteuil du revers des doigts, cherchant où aller de là. Moody coula un regard du côté de Gascoigne, mais celui-ci, l'air revêché, ne leva pas les yeux de ses genoux. Il était sérieusement contrarié par le retour de l'homme obèse, la chose était claire ; clair aussi qu'il ne voyait aucune raison de cacher son profond agacement à celui qui en était cause... et dont le visage, Moody le nota non sans gêne, se couvrait d'une rougeur violacée.

— J'ai admiré tout à l'heure votre chaîne de montre, lui dit-il finalement. On ne peut pas ne pas la remarquer. Est-ce de l'or de Hokitika ?

Mannering répondit sans baisser le regard sur sa poitrine ni lever les doigts pour toucher l'objet encensé, mais en assenant encore un coup sur les accoudoirs du fauteuil :

— Jolie petite chose, hein ? En fait, les pépites viennent de la Clutha. Kawarau, Dunstan, la Clutha, j'ai été partout.

— J'avoue que ces noms n'évoquent rien pour moi. Je présume qu'il s'agit de gisements d'Otago ?

Mannering marqua son assentiment et se mit à pérorer au sujet des compagnies minières et de l'intérêt des machines à draguer. Moody attendit qu'il en eût fini et demanda en traçant du bout des doigts un petit cercle en l'air de façon à englober toute la compagnie :

— Vous êtes tous laveurs d'or ?

— Pas un seul... sauf les Chinois, bien sûr, répondit Mannering. Nous autres, c'est le train de l'armée. L'intendance, les suiveurs, comme on dit, même si la plupart d'entre nous ont

commencé sur les diggings. Mais où trouve-t-on le plus de métal ? Dans les hôtels. Dans les débits de boisson. Dès que les gars dénichent un peu de poudre, ils la dépensent. Si vous voulez un conseil, vous feriez mieux de vous lancer dans les affaires plutôt que dans les collines. Achetez-vous une licence, vendez de l'alcool.

— Le conseil est certainement judicieux, puisque vous l'avez vous-même suivi, repartit Moody.

Mannering, apparemment ravi du compliment, se carra plus confortablement sur son siège. C'était exact : il avait quitté les mines et avait maintenant des hommes à ses gages pour exploiter ses concessions contre une petite part du produit ; il était né dans le Sussex ; Hokitika était un bon patelin, mais il n'y avait pas assez de filles, vu l'importance de la population masculine ; lui, Mannering, était un amateur de l'harmonie, en tout et partout ; il avait fait bâtir son théâtre sur le modèle de l'*Adelphi* dans le West-End ; à son avis, rien ne valait la vieille formule du café-concert ; il ne supportait pas les pubs, et la petite bière le rendait malade ; les inondations à Dunstan avaient été épouvantables... il n'y avait pas d'autre mot ; à Hokitika, la pluie était bien pénible ; rien de plus beau pourtant que l'harmonie à quatre voix, il en revenait toujours là... les quatre parties comme les fils dans un coupon de soie.

— Splendide, murmura Moody.

Gascoigne n'avait pas bougé pendant cette tirade, hormis le rythme compulsif de ses longues mains pâles, tournant et retournant la boîte d'argent sur ses genoux. Mannering, pour sa part, n'avait aucunement tenu compte de la présence du clerc du tribunal, adressant son discours à un point à un mètre environ au-dessus de la tête de Moody, comme si même celui-ci ne l'intéressait guère.

À la longue, le conciliabule qui se déroulait en marge de leur groupe parut approcher d'une résolution dramatique, et le bavardage de l'homme obèse tarit. Le grand brun vint reprendre sa place à la gauche de Moody ; Balfour le suivit, apportant

deux généreuses rasades d'eau-de-vie. Il passa l'un des verres à Moody, écarta ses remerciements d'un revers de la main et s'assit.

— Je vous dois une explication, monsieur Moody, dit-il, pour l'impertinence de mes questions tout à l'heure... ne protestez pas, c'est la vérité vraie. La vérité, c'est... La vérité... Hé bien, la vérité, monsieur, mérite d'être contée. Voilà ce qu'il en est, en deux mots.

— Si vous voulez bien consentir à recevoir nos confidences, compléta Gascoigne de l'autre côté de Balfour avec une affectation de politesse démentie par le ton ouvertement hostile.

— L'un des présents désire-t-il faire des réserves ? demanda soudain le grand brun en s'avancant au bord de son siège.

Moody regarda autour de lui en clignant des yeux, mais personne ne parla.

Balfour hocha la tête. Il attendit un instant encore, comme pour s'associer à ce respect des formes, puis reprit à l'adresse de Moody :

— Laissez-moi vous dire d'emblée qu'un homme a été assassiné. Votre fripouille de Carver... je ne lui donnerai pas le titre de capitaine... est le meurtrier, mais que Dieu me damne si je comprends comment il a fait ou pourquoi. Simplement je le sais, j'en suis aussi certain que du fait que je vois le verre dans votre main. Alors, si vous me faites l'honneur d'écouter une partie de l'histoire de ce scélérat, peut-être serez-vous... Allez, peut-être serez-vous disposé à nous aider, dans la position où vous trouvez.

— Je vous demande pardon, monsieur, mais quelle est ma position ? demanda Moody, dont le cœur s'était mis à battre au mot de meurtre (peut-être y avait-il là malgré tout un rapport avec le fantôme à bord de l'*Adieu-vat*).

— Il s'agit de votre malle, non encore débarquée, intervint le grand brun. Et de votre rendez-vous à la douane, demain après-midi.

Balfour agita la main sans cacher son agacement.

— Nous parlerons de cela le moment venu, dit-il. Je vous supplie d'écouter d'abord mon histoire.

— Oui assurément, je vous écouterai, répondit Moody en accentuant légèrement le verbe, comme pour déconseiller à l'autre d'en attendre ou d'en exiger davantage.

Il vit un petit sourire narquois passer sur les traits pâles de Gascoigne, dont la physionomie reprit cependant aussitôt son masque revêché.

— Bien sûr... bien sûr, acquiesça Balfour.

Lui aussi avait compris. Il posa son verre, entrelaça ses doigts et les fit craquer avant de se lancer enfin :

— Eh bien, j'essaierai donc, monsieur Moody, de vous exposer l'objet de notre assemblée.

## JUPITER EN SAGITTAIRE

*Où l'on discute des mérites des établissements de refuge ;  
il est question d'un patronyme ; Alistair Lauderback  
est mis à quia ; et l'agent maritime commet un mensonge.*

Le récit de Balfour, embrouillé par les interruptions et alourdi par le style passionné du conteur, devint de plus en plus confus à mesure que celui-ci y avançait, et plusieurs heures s'écoulèrent avant que Moody ne vît clair dans la succession des événements qui avaient abouti au conseil secret dans le fumoir de l'hôtel.

Les interruptions furent trop fastidieuses, et l'approche de Balfour trop foisonnante, pour que le tout mérite d'être rapporté fidèlement selon les mots mêmes de chacun. Nous en retrancherons ici les imperfections tout en imposant, à la chronique impatiente de l'agent maritime et à son esprit divagateur, un ordre régimentaire ; appliquant aux fissures et aux défauts du souvenir concret un mortier de notre façon, nous relèverons comme neuf l'édifice qui, dans les mémoires prises à part, ne subsiste qu'à l'état de ruine.

Nous commençons, avec Balfour, par une rencontre qui s'était produite à Hokitika le matin même.



Avant l'aube de la ruée sur la côte Ouest, alors que Hokitika n'était encore qu'une bouche terreuse ouverte sur l'océan et que l'or de ses plages brillait à l'abri des passions et des regards,

Thomas Balfour vivait dans la province d'Otago et dirigeait ses affaires à partir d'une bicoque au toit de bardeaux sur le front de mer de Dunedin, sous un calicot portant l'inscription *Balfour & Harnett, Agents maritimes*. (M. Harnett s'était ensuite retiré de l'entreprise, dont il n'avait été propriétaire que pour un tiers : il jouissait à présent d'une retraite coloniale à Auckland, loin des gelées de l'Otago et du brouillard blanc qui y noyait les vallées aux heures frileuses du petit matin.) L'emplacement avantageux de l'établissement... dans la droite ligne du débarcadère central, avec une vue sur les promontoires à l'entrée de la baie au loin... lui amenait une pratique distinguée, et il avait compté parmi ses nombreux clients le surintendant en titre de la province de Cantorbéry, un géant aux mains comme des battoirs, réputé homme de conviction, de verve et de zèle.

Alistair Lauderback, tel était le nom du politicien, parcourait sa carrière avec le sentiment grisant d'un mouvement toujours accéléré. Né à Londres, il s'était préparé au barreau avant de s'embarquer pour la Nouvelle Zélande, en l'an de grâce 1851, dans un double but : pour y faire sa fortune puis, fortune faite, pour la multiplier par deux. Son ambition était précisément de la sorte qui convient à la vie politique, en particulier à celle d'un pays jeune. Lauderback fit son chemin, et il le fit rapidement. De la race de ceux qui n'ont de cesse qu'ils n'aient mené à bien les tâches qu'ils se sont eux-mêmes fixées, il avait su se faire apprécier dans les milieux juridiques, ce qui lui avait valu un siège au Conseil provincial du Cantorbéry et la candidature à la surintendance, poste auquel il fut élu à une majorité écrasante. Cinq ans après son arrivée dans la colonie, il était bien introduit auprès du gouvernement Stafford, et jusque dans l'entourage du Premier ministre lui-même. Lorsqu'il frappa pour la première fois à la porte de Thomas Balfour, arborant une fleur de *kowhai* fraîchement coupée à la boutonnière et un faux col dont les pointes évasées avaient été amidonnées (Balfour en prit bonne note) par une main féminine, il ne pouvait plus être qualifié de pionnier. Il avait une aura de permanence : de cette sorte d'influence qui dure.



De visage et d'allure, Lauderback était moins beau qu'imposant. Sa barbe, large et carrée comme celle de Balfour lui-même, saillait presque à l'horizontale à partir du menton, donnant à sa figure un aspect majestueux que ne démentaient pas les yeux sombres, étincelant sous une arcade sourcilière prononcée. Haut de stature, large d'épaules, mais à la taille fine, il paraissait plus grand encore qu'il ne l'était. C'était un homme qui parlait haut, proclamant ses ambitions et ses opinions avec une franchise qui pouvait passer ou pour de la morgue (auprès des sceptiques) ou pour de l'intrépidité (là où il prêchait des convaincus). Un peu dur d'oreille, il avait tendance à incliner la tête et à se voûter légèrement en écoutant... donnant à ses interlocuteurs l'impression, si utile en politique, de jouir toujours d'une attention aussi profonde que providentielle.

Balfour, lui, fut fortement impressionné, lors de leur première entrevue, par la vigueur et l'assurance inébranlable de son discours. Ses passions, qu'il fit connaître d'entrée de jeu, ne se bornaient pas à la seule sphère politique. Il était également propriétaire de plusieurs navires, ayant été depuis l'enfance un grand amoureux de la mer. Il possédait quatre vaisseaux en tout : deux clippers, une goélette et un trois-mâts barque. Il cherchait un maître pour deux des quatre. Jusque-là, il les avait loués à des affréteurs, mais la formule lui laissait une grosse part de risque, et il aurait préféré avoir affaire à une compagnie de navigation ayant pignon sur rue, qui pourrait se permettre de souscrire une assurance correcte. Il récita les noms des quatre selon un ordre manifestement immuable, comme un autre aurait fait des noms de ses enfants : les clippers la *Vertu* et *Corona australis* ; la goélette *Reine du bal* ; et le trois-mâts *Adieu-vat*.

Le hasard voulut que la firme Balfour & Harnett eût alors grand besoin d'un clipper précisément des dimensions et du jaugeage détaillés par Lauderback. Balfour n'avait pas l'emploi de l'autre navire proposé, le trois-mâts barque *Adieu-vat*, trop petit pour les opérations qui l'intéressaient... mais la *Vertu*, sous réserve d'une inspection et d'un voyage d'essai, pourrait fort bien

faire tous les mois la navette entre Port-Chalmers et Port-Phillip. Oui, dit-il donc à Lauderback, il pourrait trouver un capitaine pour la *Vertu*. Il prendrait une police d'assurance à un taux raisonnable et louerait le navire à l'année.

Lauderback et Balfour étaient du même âge, mais dès cette première rencontre, celui-ci témoigna à celui-là une déférence quasi filiale... trahissant sans doute ainsi un brin de vanité, car les aspects de la personnalité de Lauderback que Balfour appréciait le plus étaient précisément ceux qu'il s'appliquait à cultiver en lui-même. Il se noua entre eux une sorte d'amitié (un rapport trop admiratif de la part de Balfour pour jamais devenir intime), et pendant les deux ans qui suivirent, la *Vertu* fit sans encombre la navette entre Dunedin et Melbourne. Il n'y eut jamais cause d'invoquer de nouveau la clause d'assurance, rédigée avec tant de soin.

En janvier 1865, Robert Harnett fit connaître sa volonté de se retirer des affaires. Il céda sa part de l'entreprise à son associé et transporta ses pénates sous les cieux plus cléments de l'île du Nord. Balfour, qui n'avait rien d'un sentimental, abandonna aussitôt le terrain sur le port. L'Otago était sur le retour, et il le savait. Les vallées étaient éventrées, les rivières presque à sec. Il s'embarqua pour la côte Ouest, acheta une parcelle près de l'embouchure de la rivière Hokitika, planta sa tente et commença à construire un entrepôt. Balfour & Harnett devint l'Agence maritime Balfour, dont le patron se pourvut d'un gilet brodé et d'un chapeau melon, tandis que la ville de Hokitika poussait comme un champignon autour de lui.

Lorsque le trois-mâts barque *Adieu-vat* jeta l'ancre dans la rade de Hokitika quelques mois plus tard, Balfour se souvint du nom et reconnut le bateau comme étant la propriété d'Alistair Lauderback. Par courtoisie, il se présenta au capitaine, Francis Carver, et entretint dès lors avec lui des relations cordiales, fondées sur le lien symbolique de leur connaissance commune... allant contre sa propre conviction intime, car il trouvait à M. Carver des manières de voyou et, à part lui, le rangeait dans la catégorie

des escrocs. Il le jugeait ainsi sans aigreur. Balfour ne vouait pas un culte à la force de volonté... sinon à la variété charismatique qui, chez Lauderback, l'avait mis sous le charme... et il ne pouvait avoir d'amitié pour un scélérat. Les rumeurs qui collaient à la peau de M. Carver ne l'intimidaient pas, sans non plus le frapper d'une admiration enfantine. Carver lui était somme toute indifférent, et il ne lui coûta guère de le bannir de sa pensée.

Au milieu de l'hiver de la même année, Balfour apprit par son journal qu'Alistair Lauderback allait briguer le siège de député dans le Westland, et quelques semaines plus tard, il reçut une lettre de l'intéressé, sollicitant une fois de plus son concours. Lauderback y parlait de son désir de se présenter comme un homme du terroir. Il pria Balfour de retenir et de meubler pour lui un logement au centre de Hokitika, et en même temps de faciliter le transport d'une malle contenant des effets personnels... livres de droit et papiers divers... qui lui seraient d'une importance essentielle au cours de sa campagne. Chaque point était exposé au long, dans la belle écriture ample et ornée que Balfour associait à l'idée d'un homme assez riche pour gaspiller son encre en fioritures. (Homme dont l'idée le faisait sourire : il prenait plaisir à pardonner à Lauderback ses maintes extravagances.) Lauderback lui-même ne voyagerait pas par mer. Il avait opté plutôt pour la voie terrestre et comptait traverser les montagnes à cheval pour arriver en triomphe au bas de la vallée de l'Arahura. Il effectuerait son entrée, non en personnalité publique habituée aux privilèges et au confort d'une cabine de première classe, mais en homme du peuple, meurtri par la selle, couvert de boue, puant la sueur de son propre front.

Balfour prépara tout selon les instructions reçues. Il loua au nom de Lauderback un appartement avec vue sur le front de mer de Hokitika et le fit inscrire à tous les clubs comptant parmi leurs agréments une table de jeu et des boules américaines. Il passa à l'épicerie une commande de poires, de fromages affinés et de gingembre confit de la Jamaïque, retint les services d'un barbier, loua une loge privée au *Prince de Galles* pour les mois de février

et de mars. Il informa le rédacteur en chef du *West Coast Times* que Lauderback comptait faire le voyage depuis Cantorbéry par le col des Alpes, donnant à entendre qu'une mention sympathique de ce projet intrépide permettrait à la feuille de se recommander favorablement au politicien et à ses futures largesses, le jour où, ce qui était plus que probable, il aurait gagné l'élection. Enfin, Balfour envoya un message à Port-Chalmers, enjoignant au capitaine de la *Vertu* d'avoir à prendre livraison de la malle de Lauderback, expédiée depuis Lyttelton, et à la décharger à Hokitika lors de la prochaine tournée du clipper le long de la côte Ouest. Tout cela réglé, il s'offrit un pot de stout à l'hôtel du *Gril*, posa ses pieds sur la table et but à longs traits en se disant que la politique aurait peut-être été pour lui plaire... avec ses prouesses oratoires et ses campagnes, eh oui, il aurait trouvé tout cela fameux.

Au bout du compte cependant, l'arrivée d'Alistair Lauderback à Hokitika n'eut pas la publicité tonitruante que l'homme politique espérait en faisant part à Balfour de ses projets. Si sa traversée des Alpes attira bien l'attention des diggers tout le long de la côte, si son nom figura en bonne place dans tous les journaux et les gazettes de la ville... ce ne fut pas, loin de là, pour les raisons souhaitées.

Selon le compte rendu du brigadier de service, publié le lendemain matin dans le *West Coast Times*, l'événement se serait déroulé de la manière suivante. À deux heures à cheval de leur destination, Lauderback et ses compagnons étaient passés par hasard devant une maison solitaire. Ils n'avaient pris ni repos ni rafraîchissement depuis des heures, et la nuit tombait ; ils firent halte, pensant demander de l'eau pour remplir leurs gourdes et (si le maître du logis voulait bien leur rendre ce service) un repas chaud. Ils frappèrent à l'huis sans recevoir de réponse, mais la lumière d'une lampe et la fumée sortant de la cheminée ne laissaient aucun doute sur la présence de quelqu'un à l'intérieur. La porte n'était pas verrouillée ; Lauderback entra. Il découvrit l'occupant affalé à sa table de cuisine, mort... mort depuis si peu de temps qu'il y avait, comme il le dit ensuite au brigadier,

encore de l'eau qui bouillait sur le fourneau. Si on pouvait se fier aux apparences, l'homme qui vivait là en reclus avait succombé à l'ivrognerie. Une main caressait toujours le cul d'une bouteille d'eau-de-vie posée, presque vide, sur la table devant lui, et tout le local empestait l'alcool. Lauderback avoua qu'avant de poursuivre leur chemin, lui et ses deux compagnons burent du thé et mangèrent de la galette de pain qu'ils trouvèrent chez le mort. Compte tenu de la présence du corps... dont la tête reposait pourtant, Dieu merci, sur les bras, les yeux fermés... ils n'y restèrent pas plus d'une demi-heure.

Aux abords de Hokitika, ils furent de nouveau retardés. Alors qu'ils allaient franchir les limites de la commune, ils découvrirent le corps d'une femme gisant au beau milieu de la chaussée, sans connaissance et trempé par la pluie. Elle n'était pas morte, mais sa vie ne tenait qu'à un fil. Lauderback, qui la supposa sous l'influence d'un narcotique, ne put rien en tirer hormis un gémissement. Il prit le corps inanimé dans ses bras pour l'extirper de la boue, envoya ses assistants à la recherche d'un gardien de la paix et, en attendant leur retour, se dit que sa campagne électorale débutait sous de bien funèbres auspices. Les premiers hommes à qui il allait se présenter en ville seraient le juge de paix, le coroner et le rédacteur des faits divers au *West Coast Times*.

Au cours des quinze jours qui suivirent cette arrivée infortunée, Hokitika ne s'occupa guère de l'élection imminente : la mort d'un vieux misanthrope et le sort d'une putain (telle était en effet, comme Lauderback ne tarda pas à l'apprendre, la profession de la femme sur la route) étaient apparemment des sujets avec lesquels une candidature à la Chambre des députés ne pouvait espérer rivaliser. La traversée des Alpes par Lauderback n'eut droit qu'à un petit entre-filets dans le *West Coast Times*, qui remplit en revanche deux colonnes entières de son récit de l'aspect qu'avait présenté le mort, Crosbie Wells. Lauderback ne se laissa pas troubler. Il attendait l'élection avec le même aplomb tranquille qui le portait au-devant de tous les actes de la Providence et de toutes les récompenses. Il avait résolu de gagner, donc il gagnerait.

Le matin de l'arrivée de Walter Moody à Hokitika... le matin où nous reprenons le récit de Balfour... l'agent maritime était attablé avec sa vieille connaissance au restaurant de l'hôtel du *Palais* dans Revell-street, en train de parler gréments. Lauderback portait un habit de laine d'un fauve très clair, teinte qui supportait mal l'humidité. La pluie, qui n'avait pas encore séché sur ses épaules, semblait y dessiner des épaulettes, et les revers du veston étaient tachés de sombre et peluchés. Pourtant, Lauderback n'était pas de ces hommes dont la prestance peut souffrir d'une infraction au code des élégances vestimentaires... bien au contraire : l'habit mouillé ne faisait que mieux ressortir la fière allure de celui qui le portait. Ses mains avaient été lavées le matin même avec du vrai savon ; ses cheveux étaient huilés ; le cuir de ses guêtres brillait comme du cuivre poli ; il arborait à la boutonnière un échantillon de la flore locale, une grappe de petites fleurs pâles dont Balfour ignorait le nom. Ses joues gardaient encore du passage des Alpes du Sud un coloris sain et frais. Bref, il portait beau.

Balfour contemplait son ami de l'autre côté de la table, ne prêtant qu'une oreille distraite à ses propos... défense passionnée du bâtiment de ligne que le politicien illustrait en dressant les deux paumes à la verticale pour figurer le grand mât et l'artimon, avec la salière en guise de misaine. C'était une discussion que Balfour aurait normalement trouvée captivante, mais pour l'instant ses traits exprimaient plutôt un désintérêt inquiet. Il tapait son verre sur la table, gigotait sur son siège, levait régulièrement la main pour se tirer le nez. Il savait, en effet, qu'en parlant ainsi bateaux, ils en arriveraient tôt ou tard à la *Vertu* et à l'objet qu'elle devait livrer sur la côte Ouest.

La caisse contenant la malle d'Alistair Lauderback était arrivée à Hokitika dans la matinée du 12 janvier, deux jours avant son propriétaire. Balfour s'occupa de la faire dédouaner et donna des ordres pour son acheminement du quai dans le magasin de l'agence. Autant qu'il pût le savoir, ses instructions avaient été suivies. Mais, par un hasard malencontreux (d'autant plus fâcheux que Balfour estimait Lauderback si haut), la caisse avait alors disparu sans laisser de traces.

Balfour fut frappé d'horreur en apprenant la nouvelle. Il entreprit de retrouver la caisse égarée... arpenta le quai dans tous les sens, s'enquit à toutes les portes, embrigada dans ses recherches chaque débardeur, chaque porte-faix, chaque matelot, chaque douanier qu'il rencontrait... mais tous ses efforts demeurèrent vains. La caisse était bien perdue.

Lauderback n'avait pas encore dormi deux nuits de suite dans son appartement à l'étage du *Palais*. La quinzaine écoulée depuis son arrivée lui avait servi à se faire connaître dans les villages et les campements tout le long de la côte... première figure imposée dont il avait fini de s'acquitter le matin même. Jusque-là, tout à sa tournée et croyant la *Vertu* encore en mer, il ne s'était pas enquis de sa malle... mais Balfour savait que cela ne saurait tarder et, une fois la question posée, il faudrait bien dire ce qu'il en était. Il avala une gorgée de vin.

La table entre eux portait toujours les reliefs de la collation à laquelle Lauderback accolait un invariable « de onze heures », qu'il s'agît de n'importe quel en-cas ou même repas entier consommé à une heure peu canonique, de jour ou de nuit. Il avait mangé tout son soûl, en pressant Balfour de faire de même, mais l'agent maritime avait chaque fois décliné l'invitation... il n'avait aucun appétit, en particulier pour les oignons au vinaigre et la fressure d'agneau, deux plats dont l'odeur lui soulevait l'estomac. En manière de compromis, pour ne pas offenser son hôte, qui payait leurs agapes, il avait bu un pichet entier de vin et une chope de bière par-dessus le marché... mais s'il avait pensé puiser du courage dans la bouteille, l'alcool, impuissant à calmer ses appréhensions, n'avait servi qu'à le rendre réellement malade.

— Allez, prenez donc encore une petite tranche de foie, insista Lauderback.

— C'est excellent, marmonna Balfour. De première qualité... Mais j'ai mon content... Ma constitution, voyez-vous... Tout à fait mon content, je vous remercie.

— C'est de l'agneau de Cantorbéry.

— De Cantorbéry, en effet, de la vraie qualité.

— Le caviar de nos montagnes, Tom.

— Merci, mais j'ai mon content. Vraiment.

Lauderback resta un instant silencieux, les yeux sur le foie, puis passa du coq à l'âne :

— J'aurais pu conduire moi-même un troupeau. Par le col, à la montée et à la descente. Cinq livres la tête, dix livres la tête... j'aurais gagné une fortune en revendant les bêtes. Vous auriez pu me dire que toute la viande en ville est ou salée ou fumée. J'aurais amené un mois de dîners. Avec une paire de chiens, cela aurait été facile.

— Facile, mon œil, dit Balfour.

— Un beau coup à faire.

— Sans tous les moutons qui se seraient cassé le cou dans les rapides. Et ceux qui se seraient égarés, et ceux qui auraient refusé de se laisser conduire. Et toutes les mortelles heures qu'il aurait fallu passer à les compter... à les rassembler... à les pousser dans la descente. Pas ma tasse de thé.

— Qui ne risque rien ne rafle rien, rétorqua le politicien. Et la traversée était assez mortelle déjà sans cela ; j'aurais pu au moins en tirer un peu d'argent, tant qu'à faire. Dieu sait que j'aurais été autrement bien accueilli.

— Des vaches, peut-être, dit Balfour. Avec un troupeau de vaches, on fait ce qu'on veut.

Lauderback poussa vers lui le plat de foie.

— Toujours pas amateur ?

— Impossible. Vous m'en demandez trop.

— Tenez, Jacquot, mon vieux ! Nettoyez-nous ça, dit Lauderback à l'adresse de son assistant (comme les deux membres de sa suite s'appelaient l'un et l'autre Smith, il leur donnait leurs prénoms... Jock, dit aussi Jacquot, et Augustus... dont l'asymétrie avait le don de le mettre en gaîté). Bouchez-vous la bouche avec un oignon et cessez de nous rebattre les oreilles de vos satanés bricks... hein, Tom ? Voilà de quoi lui fermer la bouche !

Sur ce, il se tourna à nouveau, le sourire aux lèvres, vers Balfour, qui se remit à se tripoter le nez. C'était bien de Lauderback,



cette façon de solliciter votre assentiment sur les points les plus futiles, de rechercher un consensus là où le consensus n'avait rien à faire... et on se ralliait à sa bannière et se retrouvait militant sans même savoir comment.

— Oui, un oignon, acquiesça-t-il, ajoutant, pour détourner la conversation des choses maritimes : Le *Times* d'hier a parlé de votre fille ramassée sur la chaussée.

— Ne dites pas *ma* fille ! protesta Lauderback. Et pour parler, c'étaient à peine deux mots.

— L'auteur a un fameux culot. Comme si toute la ville méritait un blâme à cause de la fille... comme si c'était la faute des hommes en bloc.

— Qui se soucie de son opinion ? Un petit gratte-papier du tribunal de simple police qui exhale sa mauvaise humeur !

(Lauderback eut un geste de dédain. Le clerc qu'il rabaisait ainsi était, bien sûr, Aubert Gascoigne, dont l'admonestation dans les pages du *West Coast Times* allait attirer aussi l'attention de Walter Moody quelque dix heures plus tard.)

— Présenter cela comme *notre* erreur collective, reprit Balfour en secouant la tête. Comme si *tout le monde* aurait dû avoir plus de jugeote.

— Un petit gratte-papier de rien du tout, répéta Lauderback. Ça passe son temps à rédiger des chèques au nom d'un autre. Des opinions à revendre et personne pour les entendre.

— Tout de même...

— Passons. C'était une misère, deux mots mal ficelés. Tout de même ! Pas de quoi y penser plus que ça.

Lauderback frappa la table du revers des doigts, tel le juge qui abat son marteau pour signifier que sa patience est à bout. Balfour, qui voulait à tout prix l'empêcher de revenir au sujet initial, reprit sans lui en laisser le temps :

— Mais l'avez-vous vue ?

— Qui ? demanda Lauderback d'un air mécontent. La fille ramassée sur la route ? La putain ? Non, pas depuis ce soir-là. Mais je me suis laissé dire qu'elle s'en est sortie. Vous croyez

que j'aurais dû lui faire une visite. Sans cela, vous ne poseriez pas la question.

— Mais non, mais non.

— Un homme de mon rang ne peut pas se permettre...

— Non, en effet. Vous ne pouvez pas vous permettre... Bien sûr...

— Ce qui nous ramène donc, d'une certaine façon, au journal, enchaîna Lauderback d'un ton nouveau, plus réfléchi. C'est précisément ce que disait le petit gratte-papier. Tant qu'on n'aura pas pris certaines mesures... fondé des asiles et ainsi de suite, des couvents... qui est responsable dans une telle situation ? Qui répond d'une fille de ce genre... une créature abandonnée de tous les siens... dans un lieu comme celui-ci ?

La question ne demandait pas de réponse. Balfour cependant rétorqua, pour ne pas laisser tomber la conversation :

— Personne n'a de comptes à rendre.

— Personne ! s'exclama Lauderback d'un air surpris. Où est votre charité chrétienne ?

— Anna a attenté à ses jours... elle a voulu se tuer, je ne vous l'apprends pas ! Pour cela, elle seule a des comptes à rendre, personne d'autre.

— Vous l'appellez Anna ! Vous êtes à tu et à toi avec cette fille ; je dirais qu'il est aussi de votre devoir de prendre soin d'elle.

— Ce n'est ni mon tu ni mon toi qui a allumé sa pipe.

— Vous lui fermeriez votre porte... parce qu'elle est opiomane ?

— Je ne ferme aucune porte. Si je l'avais trouvée sur la voie publique, j'aurais fait comme vous. À la lettre.

— Vous lui auriez sauvé la vie ?

— Je l'aurais remise à la police !

— Mais après ? insista Lauderback, revenant à ses moutons. Une nuit au violon, bon... Et quand elle sort ? Qui sera là pour la protéger, le jour où elle rallumera sa pipe ?

— Il n'y a pas moyen de protéger une personne contre elle-même, voyons... de lui retenir la main !

Balfour était contrarié. Il n'aimait pas cette sorte de discussion. En l'occurrence, cela ne valait guère mieux que les mérites respectifs du grément complet et du carré. (Mais Lauderback n'avait pas brillé dans la conversation pendant ces derniers quinze jours : tyrannique, il se montrait tour à tour évasif et exigeant. Balfour avait mis cela sur le compte de ses nerfs.)

— Il s'agit de réconfort spirituel... de protéger son âme immortelle, intervint Jock Smith, croyant rendre service à son patron, qui pourtant lui imposa silence du plat de la main.

— Laissons là le suicide... c'est une question à part, et une question bien morbide. Qui va lui donner une chance, Thomas ? Voilà ce que je vous demande. Qui va donner à cette pauvre fille, une bonne fois, la possibilité d'essayer sérieusement de changer de vie ?

— Elle a joué de malchance, ça arrive, dit Balfour avec un haussement d'épaules. Les gens ne peuvent pourtant pas compter sur la conscience du prochain pour vivre comme ils veulent. Il faut lutter contre la mauvaise fortune, se débrouiller avec ce qu'on a.

Remarque où l'agent maritime trahissait le peu de charité de son cœur, la volonté têtue qui se faisait entendre en contrepoint pesant sous la vivacité et le laisser-aller du premier abord... car, comme la plupart des esprits entreprenants, il gardait chèrement ses libertés et souhaitait voir chacun agir de même.

Lauderback se recula sur son siège et le toisa de haut en bas.

— C'est une putain, résuma-t-il. Voilà ce que vous voulez dire, n'est-ce pas ? Rien qu'une putain.

— Ne me comprenez pas mal. Je n'ai rien contre les filles publiques, protesta Balfour. Mais je n'aime pas les hospices, et je n'aime pas les couvents. Ce sont des endroits par trop ennuyeux.

— Vous voulez donc me provoquer ! L'assistance publique est l'illustration la plus probante de la civilisation... son illustration je dirais même la plus éclatante ! Si nous voulons civiliser ce pays... si nous voulons y construire des routes et des ponts... si nous voulons poser des bases pour l'avenir de ces îles...

— Alors autant donner à nos constructeurs de routes quelque chose pour chauffer leur lit la nuit, compléta Balfour. C'est un dur travail que celui de terrassier.

Jock et Augustus s'esclaffèrent, mais Lauderback ne sourit même pas.

— La prostitution est une plaie, Thomas. Il faut appeler un chat un chat. Quand on se trouve aux frontières du monde civilisé, il faut maintenir un certain étalon moral, dit-il (citant mot à mot son dernier discours de campagne). La prostitution est une plaie. Il n'y a rien de plus à en dire. Une mauvaise saignée qui draine du bon argent.

— Et votre remède, rétorqua Balfour, en serait une bonne, mais une saignée toujours, et l'argent reste de l'argent. Laissez tomber les hospices. Ne faisons pas de nos petites femmes des religieuses. Ce serait b.....ment dommage, alors qu'elles sont déjà tellement en minorité.

— Face à plus forts qu'elles à plus d'un égard, à ce que je vois, grogna Lauderback.

— Rendre des comptes aux putains, non mais ! Un peu plus et on leur offrira un siège à la Chambre.

Balfour secoua la tête en signe de refus, tandis qu'Augustus Smith lâchait une plaisanterie salée qui fit rire toute la tablée. Lauderback attendit que la gaîté se fût calmée avant de relancer.

— En voilà assez là-dessus. Nous avons dit tout ce qu'il y a à dire de ce jour-là, en long et en large et sous toutes les coutures... j'en suis las, conclut-il avec un geste circulaire pour ramener la conversation à son point de départ. À propos du gréement complet. Ce que je dis, moi, c'est simplement que la façon dont on en conçoit les avantages dépend du point de vue. Jacquot regarde la chose en ancien matelot qu'il est, moi en gentilhomme armateur. Moi, je vois en esprit un plan de voilure ; Jacquot, lui, a la tête pleine de goudron et d'étoupe et de vent.

Jock Smith répondit à la moquerie comme on pouvait s'y attendre, sans se fâcher, et la discussion reprit.

Thomas Balfour, lui, reprit aussitôt sa mauvaise humeur. Il trouvait qu'il avait bien parlé des établissements de refuge... Lauderback avait loué sa repartie !... et il aurait voulu pousser le sujet plus loin, espérant avoir l'occasion de briller derechef. Il n'avait rien de spirituel à dire sur le grément complet et ses avantages... pas plus, pensa-t-il en boudant, que Jock et Augustus ou Lauderback lui-même. Lauderback avait pourtant l'habitude d'entamer et d'enterrer les sujets à sa fantaisie, de changer de conversation simplement parce qu'il s'était lassé de telle ou telle question ou qu'il avait été contraint d'y reconnaître la supériorité d'un autre. Trois fois déjà au cours de la matinée, le politicien s'était braqué contre l'introduction d'un nouveau thème, persistant mordicus dans son bavardage sur les voiliers. Chaque fois que Balfour mettait sur le tapis l'actualité locale, il disait en avoir par-dessus la tête de ruminer inutilement sur le reclus et la putain... alors qu'en fait, pensait Balfour en se mangeant les sangs, bien loin d'en avoir parlé en long et en large et sous toutes les coutures, ils n'avaient presque *rien* dit de l'un ni de l'autre.

L'intériorisation de son dépit était une constante de sa relation avec Lauderback, encore qu'il eût sans doute refusé de le reconnaître. L'admiration qu'il vouait au politicien était tellement transcendante, qu'il préférait se dénigrer lui-même plutôt que de critiquer celui-ci, fût-ce en tête-à-tête, lorsqu'il n'était pas de son avis. Or, le dénigrement appelle toujours une dénégation ou, en l'absence de démenti, vire au dépit. Pendant ces quinze jours, Balfour s'était retenu d'aborder la rencontre de Lauderback avec feu Crosbie Wells, malgré l'ardente curiosité qui le dévorait quant aux circonstances de la mort du reclus ; il n'avait rien dit d'Anna Wetherell, la putain ramassée sur la route. Il s'était conformé aux désirs de Lauderback en s'attendant que celui-ci, en retour, tiendrait compte aussi des siens... événement qui n'avait pu survenir, exigeant plus de sollicitude que Lauderback n'en avait en lui. Balfour cependant, aveugle à ce défaut chez l'homme qu'il portait aux nues, attendait toujours, s'impatientait à part lui et finissait par boudier.

(Ajoutons, en guise d'ouverture conciliatoire, que sa bouderie était de la sorte la plus superficielle : une seule bonne parole de la part de Lauderback suffirait à lui rendre sa belle humeur.)

Dans un puéril étalage d'ennui, Balfour repoussa sa chaise et laissa errer ses regards autour de lui.

La salle du restaurant était presque vide, étant donné l'heure inhabituelle de leur repas, et Balfour voyait à travers l'ouverture du passe-plat le cuisinier, qui avait enlevé son tablier et, assis les deux coudes sur sa table, faisait une réussite. Devant l'âtre, un adolescent aux grandes oreilles suçait un bâtonnet de viande séchée. Il avait manifestement été posté là pour surveiller les fers à repasser qui chauffaient dans un râtelier au-dessus des braises, car toutes les trente secondes environ il se mouillait le doigt et l'approchait des chenets pour voir où ils en étaient. La table voisine était occupée par un homme d'Église... un individu à la face tachée de son, assez laid avec son nez retroussé et sa lippe tombante d'enfant attardé. Il avait pris son petit déjeuner seul ; à présent il sirotait un café en lisant une brochure... occupé sans doute à repasser en esprit son sermon de dimanche, pensa Balfour, car l'homme hochait lentement la tête en lisant, comme au rythme d'un discours silencieux.

L'adolescent aux grandes oreilles mouilla encore son doigt et l'approcha des fers ; l'homme d'Église tourna une page ; le cuisinier aligna une carte au bord de sa planche à hacher. Balfour tripotait sa fourchette. Enfin, Lauderback suspendit sa diatribe le temps d'avaler une gorgée de vin, et Balfour saisit l'occasion d'intervenir.

— À propos de trois-mâts barques, lança-t-il (il avait été question de bricks et de brigantins), j'ai vu votre *Adieu-vat* franchir la barre plus d'une fois cette année. Il est bien à vous, n'est-ce pas ? *L'Adieu-vat* ?

Il fut étonné de ne pas recevoir de réponse. Lauderback se borna à baisser la tête, comme si Balfour lui avait posé une question philosophique de première importance, qu'il eût voulu méditer seul à seule avec sa pensée.

— C'est un sacré beau rafiote, reprit Balfour. Une merveille. Les deux assistants échangèrent un regard.

— Voilà bien la preuve de ce qu'on disait, vous et moi, patron, dit finalement Augustus Smith, rompant le charme. Même un trois-mâts barque est plus facile à manœuvrer qu'un brick ; on le fait marcher avec moitié moins d'hommes et moitié moins d'histoires. Il ne peut pas nier ça.

— En effet, approuva Lauderback en relevant la tête pour se tourner vers Jock. Vous ne pouvez pas nier cela.

— Si, je nie, persista l'autre en souriant malgré sa bouche pleine. Pour moi, moitié moins de poids de voilure ça vaudra toujours mieux que moitié moins d'hommes... voilà pour vos histoires. Entre la vitesse et la manœuvre, il n'y a pas à choisir.

— Et si on faisait un compromis ? proposa Augustus. Un trois-mâts goélette.

— Nenni. J'ai dit : trois mâts, c'est un de trop.

— Ça marche quand même plus vite qu'un trois-mâts barque, insista Augustus en touchant le coude de Lauderback. Et votre *Vol de la fantaisie* ? Le grand mât avait un grément aurique, non ?

Balfour, n'ayant pas compris que les deux assistants s'évertuaient à détourner la conversation du sujet qu'il venait d'aborder, crut que le politicien ne l'avait pas bien entendu. Il essaya de nouveau en élevant la voix :

— Et votre *Adieu-vat*, comme je disais. Il est devenu un habitué de nos parages. Un sacré beau rafiot ! Je l'ai vu franchir la barre bien des fois. À mon avis, il a tout pour lui, *et* la vitesse *et* la facilité de manœuvre. Ma foi, ce bateau-là est un bijou.

Alistair Lauderback soupira. Il rejeta la tête en arrière, plissa les yeux et fixa le regard sur les poutres du plafond, un sourire bête frémissant sur ses lèvres... le sourire d'un homme qui n'a pas l'habitude de se sentir mal à l'aise. (Balfour, qui jamais, avant ce matin-là, n'avait entendu Lauderback avouer l'ombre de l'ombre d'une faiblesse, allait mettre un moment à comprendre qu'il était effectivement dans ses petits souliers.)

— Ce trois-mâts-là ne m'appartient plus, déclara-t-il finalement, sans baisser le regard, d'une voix tendue à laquelle le sourire semblait communiquer une qualité grêle.

— Ah bon ! s'exclama Balfour, surpris. Vous l'avez donc échangé contre un bâtiment plus grand ?

— Non. Je l'ai vendu. Comptant.

— Pour de l'or ?

Lauderback marqua une hésitation avant de répondre par l'affirmative.

— Ah ! Vous m'en direz tant ! Comme ça... Vous l'avez vendu. Qui est l'heureux acheteur ?

— Le capitaine.

— Ouh ! s'exclama allégrement Balfour. Je ne vous envie pas d'avoir fait affaire avec lui. Il y a des bruits qui courent sur cet homme-là.

Lauderback ne répondit pas. Sans cesser de sourire, il étudiait les poutres à découvert, les fissures entre les lattes du plancher de l'étage.

— Eh oui, répéta Balfour en se calant sur son siège, les deux pouces sous les revers de son gilet. Il y a des bruits qui courent. Francis Carver ! Je n'aimerais pas me trouver en travers de son chemin, c'est sûr.

— Carver ? demanda Lauderback d'un ton surpris, baissant enfin le regard et fronçant les sourcils. Vous voulez dire Wells.

— Le capitaine de l'*Adieu-vat* ?

— Oui... à moins qu'il ne l'ait revendu.

— Un grand gaillard râblé... brun, les sourcils noirs, le nez cassé ?

— C'est ça, dit Lauderback. Francis Wells.

— Eh bien, je ne veux pas vous donner le démenti, mais cet homme-là s'appelle Carver. Vous le confondez peut-être avec le vieux qui...

— Non, dit Lauderback.

— Le reclus...

— Non.

— Celui qui est mort... l'homme que vous avez trouvé il y a quinze jours, insista Balfour. Le mort. Il s'appelait Wells, vous savez. Crosbie Wells.



— *Non*, fit Lauderback pour la troisième fois en élevant un peu la voix. Je ne me trompe pas sur le nom. Wells est le nom qui figurait sur ses papiers quand j'ai cédé mon trois-mâts. Wells. Il n'en a jamais eu d'autre.

Ils se dévisagèrent.

— Je ne comprends pas, dit enfin Balfour. J'espère seulement que vous ne vous êtes pas fait avoir. C'est une drôle de coïncidence, n'est-ce pas ? Frank Wells, Crosbie Wells...

Lauderback hésita. Puis, d'un ton prudent :

— Pas vraiment une coïncidence. Ils étaient frères, si j'ai bien compris.

— Crosbie Wells et Frank Carver, frères ? se récria Balfour dans un grand éclat de rire. Et moi je suis le pape ! Non, inimaginable... ou tout au plus par mariage !

Le même sourire que tantôt reparut sur les lèvres de Lauderback, qui se mit à écraser une miette du doigt. Comme il ne répondait pas, Balfour reprit :

— Enfin, qui vous a raconté cela ?

— Je ne sais plus, répondit Lauderback.

— Serait-ce Carver qui en a parlé, au moment de la transaction ?

— Peut-être.

— Hé bien ! Si c'est vous qui le dites... Mais à les voir tous les deux, je ne l'aurais jamais cru. L'un tellement grand et imposant, l'autre un galapiat... un avorton !...

Lauderback tressaillit ; sa main sur la table esquissa un mouvement involontaire, comme pour empoigner le vide.

— Crosbie Wells était un galapiat ? demanda-t-il.

— Allez, vous l'avez vu mort.

— Seulement mort... jamais vivant. C'est drôle ; on ne peut pas savoir à quoi un homme ressemble vraiment, vous savez, sans le souffle de vie. Sans l'âme.

— Oh !

Balfour se prit à considérer l'idée, tandis que Lauderback poursuivait :

— Un mort donne l'impression d'une chose créée. Comme une statue. On s'émerveille de l'œuvre de conception ; bon gré mal gré, on pense au créateur. La peau est lisse. Pure. Comme de la cire, comme du marbre... mais en même temps différente des deux : elle n'absorbe pas la lumière, comme une figure de cire, mais elle ne la renvoie pas non plus, comme la pierre. Elle est mate, comme dirait un peintre. Sans éclat.

Lauderback marqua une pause, l'air soudain très gêné, et termina en demandant de but en blanc :

— Et *vous*, vous avez déjà vu un mort tout frais ?

Balfour essaya de s'en tirer par une pirouette (« Question dangereuse à poser, sur les placers... »), mais l'autre attendait une réponse, et il dut avouer à la fin que cela ne lui était jamais arrivé.

— Voir n'est pas le mot juste, d'ailleurs, ajouta Lauderback en se parlant à lui-même. Il s'agit plutôt d'être pris à témoin.

— Jock a mis la main sur le cou du gars. Hein, Jacquot ? intervint Augustus Smith.

— Ouais, confirma Jock.

— Tout de suite en entrant, dit Augustus.

— Je voulais le réveiller, raconta Jock. Je ne savais pas qu'il était déjà parti. Il aurait pu être endormi. Mais ce que je veux dire, c'est que son col était humide. De sueur, vous voyez ? Sa sueur n'était pas encore sèche sur sa peau. C'est pourquoi on s'est dit qu'il ne pouvait pas être mort depuis plus d'une demi-heure.

Il en aurait dit davantage, mais Lauderback, d'un geste brusque du menton, lui imposa silence.

— Je n'y comprends rien, reprit Balfour. Il a donc signé du nom de Wells !

— Nous ne parlons sûrement pas du même homme, protesta Lauderback.

— Carver a une balafre sur la joue, juste là. Une cicatrice blanche. En forme de... disons de faucille.

Lauderback pinça les lèvres, puis hocha négativement la tête.

— Je n'ai pas souvenir d'une balafre.

— Mais c'était bien un brun ? Râblé ? L'air d'une brute, si l'on veut ?

— En effet.

— Ça me dépasse, répéta Balfour. Pourquoi changerait-il son nom ? Et frères ! Frank Carver, le frère de Crosbie Wells !

La bouche de Lauderback se contractait sous sa moustache, comme s'il se mordillait la lèvre. D'une voix changée, il demanda :

— Vous l'avez connu ?

— Crosbie Wells ? Pas plus que ça, fit Balfour en prenant ses aises, content d'avoir à répondre à une question directe. Il construisait une scierie sur l'Arahura, au diable vert... allez, vous avez vu sa cabane, vous êtes passés par là. Il avait fait appel à mes services pour le transport... le matériel et tout ce qu'il fallait faire venir par mer... je le connaissais donc de vue. Dieu ait son âme ! Il avait pris un Maori comme associé. Ils étaient partenaires pour la scierie.

— Est-ce qu'il vous a frappé... comme type d'homme ?

— Comment ça ? Quel type ?

— À vous de le dire.

Le même tic agita derechef la main de Lauderback. Il rougit et reformula la question.

— Ce que je vous demande, c'est : quel effet vous faisait-il ?

— Je n'ai pas eu à m'en plaindre. Il se tenait à l'écart, ce n'était pas un gêneur. À l'accent, j'aurais dit un Londonien de naissance. Bien sûr — (Balfour se pencha en avant d'un air de conspirateur) — maintenant qu'il n'est plus là, on en raconte de toutes les couleurs.

Une fois de plus, Lauderback resta muet. Il ne se ressemblait plus à lui-même, pensa Balfour : ces silences, ces rougissements. Comme s'il voulait recevoir la réponse à une question bien précise et, en même temps, ne rien entendre. Ses deux assistants paraissaient s'être désintéressés de la conversation... Jock piquait avec sa fourchette une tranche de foie, sans se décider à l'avaler, et Augustus s'était détourné, perdu dans la contemplation de la pluie qui fouettait les vitres.

Balfour les observait du coin de l'œil. Les deux hommes étaient comme les satellites de Lauderback. Ils dormaient par terre dans sa chambre, sur des coussins, l'accompagnaient partout où il allait et semblaient parler et agir toujours au pluriel, comme s'ils partageaient non seulement le même nom mais une même identité à eux deux. Jusqu'à ce matin, Balfour les avait regardés comme des garçons aimables, de bonne compagnie, non dépourvus d'esprit ; il avait su apprécier leur dévouement envers Lauderback, alors même que leur présence continuelle avait eu le don de lui porter sur les nerfs. Mais maintenant ? Il promena son regard de l'un à l'autre et se rendit compte qu'il commençait à douter.

Lauderback n'avait presque rien dit à Balfour de la dernière étape de sa traversée des Alpes, achevée quinze jours auparavant. Le gros de ce que l'agent maritime savait de la nuit de l'arrivée de son ami, il le tenait du *West Coast Times*, qui avait imprimé une version abrégée du compte rendu rédigé par Lauderback pour la police. Le politicien était exempt de tout soupçon de complicité dans les deux morts, l'accomplie comme l'inaccomplie : l'enquête du coroner avait prouvé sans l'ombre d'un doute que la cause du décès de Crosbie Wells était purement naturelle, et le médecin avait pu établir que l'opium auquel Anna Wetherell avait failli succomber provenait de sa propre provision. Pourtant, Balfour en venait maintenant à se demander si ce qu'il avait lu dans le journal était bien conforme à la vérité.

Il regardait Jock Smith promener la tranche de foie dans son assiette. Que Lauderback parût soudain aussi vivement curieux de connaître la personnalité de Crosbie Wells vivant, c'était plus qu'étrange ; plus étrange encore, l'idée que Crosbie Wells, cet homme anodin, ordinaire, pût être uni par un lien de sang... par un lien *quelconque*... au tristement célèbre Francis Carver. Balfour ne pouvait y croire. Et puis il y avait l'histoire de la putain sur la route. Était-ce une simple coïncidence ou y avait-il un rapport entre cet incident et la mort intempestive de Crosbie Wells ? Pourquoi Lauderback était-il... ou avait-il été jusqu'à présent... tellement réticent à parler de ces deux rencontres ?

En partie pour relancer la conversation, en partie pour mettre des bornes à sa fantaisie et ne pas se laisser emporter à accuser à tort un ami, il résuma :

— Vous avez donc vendu votre trois-mâts à Carver... en croyant qu'il s'appelait Wells... et il vous a confié en passant qu'il avait un frère, Crosbie, qu'il gardait sous le coude pour les mauvais jours.

— Je ne me souviens plus, dit Lauderback. Cela va faire un an bientôt. C'est le passé.

— Mais alors voilà que vous tombez sur le frère en question... alors qu'il vient juste de rendre l'âme... un an après ! reprit Balfour. De l'autre côté des Alpes, rien de moins... Dans un patelin où vous mettiez le pied pour la première fois ! C'est contre toute probabilité, vous ne trouvez pas ?

— Seul un esprit faible croit aux coïncidences, rétorqua Lauderback d'un ton plutôt hautain.

La condescendance était de fait son refuge ordinaire, lorsqu'il se sentait sous pression, mais Balfour ne fit aucune attention à ses paroles péremptoires. Il réfléchissait tout haut, sans quitter le politicien des yeux :

— Carver, dit « Wells » ? Ou Wells, dit « Carver » ?

— Prenons-nous encore un pichet, patron ? intervint Augustus Smith.

— Oui, approuva Lauderback en tapant sur la table. Très bien. Tirez-nous-en un autre.

— L'*Adieu-vat* a levé l'ancre il y a quinze jours environ, dit Balfour. Elle fait la navette avec Canton, n'est-ce pas ? Le commerce du thé ? Je présume donc que nous ne reverrons pas de si tôt Carver dans les parages.

— Parlons d'autre chose, insista Lauderback. Je me suis trompé sur les noms. Je dois bien avoir fait erreur. Cela ne porte pas à conséquence.

— Attendez ! s'exclama Balfour, frappé par une idée nouvelle.

— Qu'est-ce qu'il y a ?

— Cela *pourrait* porter à conséquence. Attendu que la vente des biens du défunt a été contestée devant le tribunal. Cela pourrait tirer à conséquence pour la veuve, si Crosbie Wells a un frère caché derrière les fagots.

— La veuve ? demanda Lauderback, qui avait retrouvé un sourire incertain.

— Oui, confirma sombrement Balfour.

Il allait poursuivre, mais Lauderback le prit de vitesse, les mots se bousculant sur ses lèvres :

— Il n’y avait pourtant pas trace d’une femme dans sa cabane... vraiment, pas la moindre. Tout indiquait qu’il vivait seul.

— En effet, acquiesça Balfour qui une fois de plus s’apprêta à développer et, une fois de plus, se vit couper la parole.

— Vous avez dit que cela pourrait porter à conséquence... la nouvelle de l’existence d’un frère. Mais l’argent d’un mort va toujours à sa femme, s’il n’y a pas un testament qui en dispose autrement. C’est la loi ! Je ne vois pas en quoi un frère pourrait y changer quelque chose. Non, je ne vois pas.

Il pencha la tête vers son invité.

— Il n’y a pas de testament, dit Balfour. C’est bien le problème. Crosbie Wells n’en a pas fait. Personne ne savait rien de sa famille, s’il en avait. On ne savait même pas où écrire quand il a été emporté... on n’avait que son nom, voyez-vous, pas d’adresse au pays, pas même d’extrait de baptême, rien. Son terrain et sa cabane sont donc dévolus au fisc... et, le fisc étant évidemment en droit de mettre le tout en vente, le lot a été mis sur le marché, et il a trouvé acquéreur dès le lendemain. Rien ne reste longtemps sur le marché par ici, c’est moi qui vous le dis. Mais *alors*, avant que l’encre de l’acte de vente soit sèche, voilà une épouse qui tombe du ciel ! Une épouse dont jusque-là personne ne savait rien de rien... mais elle détenait l’acte de mariage... et elle signe du nom de Lydia Wells.

Lauderback ouvrit des yeux ronds. Thomas Balfour avait enfin réussi à capter son attention. Il répéta le nom, d’une voix à peine plus forte qu’un souffle :

— *Lydia Wells* ?

Augustus Smith échangea un regard avec Jock, puis se détourna.

— Cela s'est passé jeudi, confirma Balfour en hochant la tête. Les papiers qu'elle a présentés au tribunal étaient apparemment en règle... bien sûr, on a écrit à Dunedin pour vérifier. Mais il y a quelque chose qui ne tourne pas rond. Qu'elle débarque comme ça, si vite, sans crier gare, pour faire main basse sur l'héritage... alors que Crosbie n'en avait jamais parlé. Et il n'y a pas que ça de louche : la dame en question, elle a une sacrée classe. Comment Crosbie Wells a fait pour convoler avec une femme comme celle-là... ah bien ! ouiche !... voilà une énigme dont je donnerais cher pour savoir le mot.

— Vous l'avez vue... *Lydia*... ici ? Elle est à Hokitika ?

Le nom, à la façon dont il le prononçait, lui était manifestement familier : il connaissait donc celle qui le portait, conclut Balfour. Et il avait bien dû connaître aussi le mort.

— Oui, dit-il tout haut, prenant garde de ne pas trahir ses soupçons. Je l'ai vue de mes yeux débarquer de la malle-vapeur, jeudi. Mise sur son grand tralala, mais elle a dévalé l'échelle de coupée comme un vieux loup de mer. Sa robe nouée par-dessus son épaule, ses pantalons troussés. Montrant toute son armature de boucles et de baleines. Je veux bien être pendu si je sais comment Crosbie Wells a fait pour décrocher un morceau pareil... Mazette, oui ! pendu !

— *Lydia Wells*, épouse de *Crosbie Wells*...

— Eh oui, c'est elle qui le dit.

Lauderback ne revenait pas de sa surprise. Balfour scruta ses traits, posa tout à coup son verre, se pencha en avant et reprit en plaçant la main ouverte sur la table entre eux :

— Écoutez, monsieur Lauderback. On dirait qu'il y a quelque chose que vous gardez pour vous, quelque chose qui vous empêche de parler franchement. Vous ne voulez pas vous déboutonner ?

La proposition, faite si simplement, ouvrit une vanne dans le cœur d'Alistair Lauderback. Comme tant d'hommes de pouvoir, accoutumés à être servis au doigt et à l'œil, et qui ont rarement

l'occasion de se retrouver seuls, Lauderback inclinait à porter sur son entourage un regard utilitaire. Balfour était, certes, un bon garçon... habile en affaires, ayant le vin gai et toujours le mot pour rire... mais sa valeur humaine était strictement égale à celle de la fonction qu'il remplissait : dans l'idée de Lauderback, il était remplaçable. Le politicien n'avait jamais pris la peine de se demander quel homme c'était, au delà des qualités visibles de prime abord.

L'instant où celui qui exerce le pouvoir appréhende pour la première fois celui qui le subit en tant qu'être humain... être qui n'est sans doute pas son égal, mais qui n'en est pas moins un individu irréductible, avec ses faiblesses, ses passions, son passé concret et les incertitudes de son avenir... c'est un instant qui le renvoie au plus intime de lui-même. Alistair Lauderback perçut à présent la nudité de son âme et rougit intérieurement. Il comprit que Balfour lui avait offert son amitié et qu'il n'en avait accepté qu'un soutien ; que Balfour avait voulu donner de la tendresse, et qu'il n'avait pris que de l'employabilité. Il se tourna vers ses deux assistants.

— Mes amis, je voudrais parler à Balfour entre quatre yeux. Allez, laissez-nous seuls un moment.

Augustus et Jock se levèrent de table et quittèrent la salle sans mot dire. (Balfour, avec un sentiment, rare chez lui, de rivalité triomphante, nota que tous deux avaient l'air fort marris.) Lauderback salua leur sortie d'un long soupir. Il se servit encore du vin mais, au lieu de boire, cala son verre entre les talons de ses mains et y plongeait le regard.

— Est-ce que l'Angleterre vous manque, Tom ? demanda-t-il enfin.

— L'Angleterre ? répéta Balfour en haussant les sourcils. La dernière fois que j'ai mis le pied sous le soleil anglais, c'était... allez, je ne sais même plus. Bien avant mes premiers cheveux blancs !

— Bien sûr. Vous êtes passé par la Californie. J'oubliais.

Les mots furent prononcés sur un ton d'excuse, suivis d'un silence mortifié.



— Dans le coin, tout le monde parle du vieux pays. Tout le temps, dit Balfour. À force, je finis par croire que c'est l'absence qui fait tout le plaisir.

— Il y a de cela, approuva Lauderback tout bas. C'est exact.

— Voyons, poursuivit Balfour, encouragé par cet assentiment. Pour la plupart, les gars ont toujours un pied sur le bateau. Après fortune faite, ils rentrent tout de suite au pays. Et là-bas ? Ils s'achètent une rente, se trouvent une amoureuse, fondent un foyer... mais de quoi rêvent-ils ? Où s'envolent leurs désirs ? De retour sur les diggings ! Au bon vieux temps où ils ramassaient l'or à pleines mains ! Où ils n'avaient à la bouche que le vieux pays, leur mère, les puddings du Yorkshire, le lard anglais et tout le tremblement.

Il frappa de son verre sur la table avant de conclure :

— L'Angleterre... c'est le vieux pays. Le vieux pays vous manque. Ça va de soi. Mais vous n'y retournez pas pour autant.

En attendant la réponse du politicien, il regarda autour de lui. Il était dix heures passées, et le peuple de déjeuneurs n'avait pas encore commencé à envahir le local, mais les premiers ne sauraient tarder, car c'était samedi, et un samedi qui venait clore toute une semaine de pluies. Le gamin devant l'âtre avait disparu, emportant le râtelier de fers à repasser ; le cuisinier avait remplacé son jeu de cartes par un couperet et s'attaquait à un os ; les plongeurs avaient émergé de leurs cantonnements et empilaient des assiettes à grand bruit. À la table voisine, l'homme d'Église prolongeait le tête-à-tête avec son café, refroidi depuis longtemps. Ses yeux étaient fixés sur le texte de la brochure qu'il tenait à la main, ses lèvres pincées par l'effort de concentration. Il était clair qu'il ne faisait aucunement attention à ce qui l'entourait... néanmoins, Balfour rapprocha sa chaise, pour éviter à Lauderback d'avoir à élever la voix.

— Lydia Wells, commença le politicien, est la patronne d'un établissement à Dunedin dont je ne voudrais pas répéter le nom plus d'une fois, si vous le voulez bien. Cela s'appelle la *Maison de maints désirs*. Nom stupide, en vérité. Je présume que vous en avez entendu parler.

Balfour acquiesça de la tête, mais d'un geste à peine esquissé, traduisant un rapport qui n'était ni de familiarité ni d'ignorance complète. L'établissement dont Lauderback parlait était un tripot du plus bas étage, connu pour ses entraîneuses et parce qu'on y jouait gros jeu.

— Lydia était pour moi... une tendre amie dans la maison, poursuivit Lauderback. Il n'a jamais été question d'argent entre nous. Pas un sou n'a changé de mains... il faut comprendre cela. Dites que vous comprenez. C'est la vérité vraie.

Il voulut conclure sur un regard olympien, mais Balfour avait baissé les yeux. Il garda donc un instant le silence avant d'ajouter :

— Enfin... Je lui rendais visite chaque fois que je me trouvais à Dunedin.

Il attendit encore, défiant son interlocuteur de réagir, mais Balfour resta muet. Au bout d'un moment, Lauderback reprit :

— Hé bien, vous vous souviendrez, Thomas, que quand je suis entré pour la première fois dans vos bureaux, l'*Adieu-vat* était sans maître. Vous n'en vouliez pas, et au cours des mois suivants j'ai eu du mal à trouver un homme digne de confiance pour l'affréter. Le bâtiment mouillait alors à Dunedin. La *Reine* avait besoin d'être calfatée, et j'avais été de ma poche, vous ne l'avez peut-être pas oublié, pour la remise en état de la *Vertu*. Toutes sortes de factures à régler. Au bout du compte, j'ai loué l'*Adieu-vat* sur un coup de tête, de gré à gré, à un gars du nom de Raxworthy, qui voulait faire le service entre l'Australie et les champs aurifères d'Otago. C'était un gars de la marine. À la retraite, évidemment. Il avait fait la guerre de Crimée comme commandant d'une corvette... tout là-haut dans la Baltique... et il y avait récolté une croix de Victoria. Il avait roulé sa bosse partout. Il aimait dire que s'il avait traîné une corde derrière lui, il aurait pu faire un nœud autour de la Terre. Il avait été réformé de la marine pour cause de goutte... assez grave pour lui obtenir le congé indéfini auquel il aurait eu droit de toute façon, mais pas tout à fait assez pour lui faire prendre racine sur le plancher des vaches. L'*Adieu-vat* était juste ce qu'il lui fallait... c'est un

gars de la vieille école, voyez-vous, et le bateau aussi, comme on n'en fait plus.

« Je suis rentré ensuite à Akaroa, et je n'ai plus eu de nouvelles de Raxworthy pendant un moment. Mais je me déplaçais assez souvent dans l'île, et dès que je suis repassé par Dunedin, les embêtements ont commencé. Il y avait un mari. Lydia était en puissance de mari. Il était revenu pendant mon absence.

— Crosbie Wells ? demanda Balfour en plissant les yeux.

— Non. Ce n'était pas lui. C'était la brute que vous connaissez sous le nom de Carver. Pour moi, l'homme s'appelait Wells. Francis Wells.

— Mais maintenant la même femme prétend qu'elle est l'épouse de *Crosbie* Wells. Quelqu'un ment, conclut Balfour en hochant posément la tête.

— Quoi qu'il en soit...

— Le mariage ou le nom, l'un ou l'autre est faux.

— Quoi qu'il en soit, répéta Lauderback d'un ton contrarié, c'est sans importance... pour l'instant. Que je vous conte l'histoire dans l'ordre. En ce temps-là, je ne savais même pas que Lydia était mariée. Au tripot, voyez-vous, elle utilisait son nom de jeune fille... c'était Lydia Greenway ; je ne l'ai jamais connue comme Lydia Wells. Évidemment, une fois que le mari a refait surface, j'ai bien compris que j'étais dans mon tort. J'ai essayé de retirer mes billes. De régler l'affaire en tout bien tout honneur. Mais j'étais acculé. Je venais d'assumer l'office de surintendant, j'étais membre du Conseil, mon propre mariage était encore tout récent. Il fallait penser à ma réputation.

— Il a donc joué les cocus, compléta Balfour avec encore un hochement. Façon d'empocher quelques livres, ni vu ni connu.

— Ce n'était pas si simple.

Lauderback fit la grimace, et Balfour sympathisa :

— Allez, ce tour-là est un classique. Évidemment, il touche au vif des peurs que nous nourrissons tous... alors le chantage arrive comme un soulagement. Casquez et vous n'entendrez plus jamais parler de moi, tout le baratin. Le plus souvent, la femme

est complice. Je présume qu'il vous a dit qu'elle était dans une position intéressante.

— Non, dit Lauderback, le regard à nouveau rivé sur le verre entre ses mains. Il était plus malin. Il ne m'a pas demandé d'argent... rien. Du moins, pas tout de go. Il m'a dit qu'il était un assassin.

La pendulette sur la cheminée sonna le quart. L'ecclésiastique à la table voisine leva les yeux, se tapota la cuisse et pêcha sa montre dans la poche de son pantalon pour régler les aiguilles. Il remonta le mécanisme, donna une pichenette au cadran, essuya la face de la montre avec sa serviette et la rempocha. Il revint alors à sa brochure, posa ses mains en visière sur ses yeux pour mieux s'isoler et reprit sa lecture.

— Il m'a dit cela avec un flegme parfait, reprit Lauderback. Le ton était même poli. Il a raconté qu'il était traqué par un associé de sa victime. Il ne m'a pas dit qui il avait tué, ni pourquoi... simplement qu'il avait un homme à ses trousses à cause d'un meurtre.

— Vous a-t-il donné des noms ?

— Non. Aucun.

— Mais alors qu'avez-vous à faire là-dedans ? À mon sens, c'est la querelle... ou l'esbroufe... d'un autre. En tout cas, cela ne vous regarde pas.

Balfour fronçait les sourcils. Lauderback se rapprocha à son tour et expliqua :

— Voici le hic. Il m'a dit que j'étais marqué comme son ami. Son associé. Quand le vengeur l'aurait retrouvé et viendrait réclamer sa vie... eh bien, je serais sa prochaine cible.

— Vous étiez marqué ? Marqué comment ?

— Je ne sais pas au juste, répondit Lauderback avec un haussement d'épaules en se laissant aller contre le dossier de son siège. Évidemment, j'avais pas mal fréquenté le tripot... et je m'étais montré en compagnie de Lydia, dans plus d'un endroit. Sans doute ai-je été espionné.

— Espionné, je veux bien. Mais comment a-t-on pu vous marquer sans que vous le sachiez ? Marquer... comme par un tatouage... sans votre connaissance ! Allons bon ! vous ne me racontez que la moitié de l'histoire, monsieur Lauderback ! Qu'est-ce qu'il y a là-dessous ?

— Eh bien, commença Lauderback d'un air à nouveau gêné. Le mot clignot vous dit-il quelque chose ?

— Comment ?

— Un clignot. Un morceau de verre... cela peut être aussi une pierre précieuse ou un éclat de miroir... piqué dans le bout coupé d'un cigare. La fumée passe toujours, et quand on met le cigare en bouche, cela ne se voit pas du tout. Les joueurs professionnels s'en servent. Le joueur fume pendant la partie ; il retire le cigare de sa bouche, comme ça, et le tient à la main de façon à voir dans le miroir les cartes de son adversaire. Ou bien il s'en sert pour montrer les siennes à son partenaire. C'est le troisième œil du tricheur.

Balfour étendit le bras par-dessus la table en écartant les doigts comme s'il tenait un cigare imaginaire.

— Allons donc ! dit-il. Pour tricher, je dirais que ça doit être fichtrement inefficace. Il y a tant de situations où cela ne servirait à rien ! Si l'autre ne laisse pas voir dans son jeu, que faites-vous ? Ou s'il ne soulève pas ses cartes ? Voyez vous-même : si j'avance le bras, comme ça... vous ramènerez vos cartes vers vous, n'est-ce pas ? Vous aurez un mouvement de recul instinctif, ne dites pas le contraire !

— C'est un détail. Sans importance. Le fait est...

— Sans parler du risque insensé, poursuivit Balfour. Comment expliquer un petit miroir au bout de votre cigare ?

— Le fait... Les détails n'ont pas d'importance. Le fait est que Wells... ou plutôt Carver... m'a dit alors qu'il avait un clignot sur moi.

Balfour continuait à fléchir le poignet et à plier le coude en louchant vers un cigare invisible. À ces derniers mots, il cessa ses exercices et ferma le poing :

— En d'autres termes, il a un moyen de lire dans votre jeu.

— Mais je ne sais pas comment. Je ne le sais toujours pas. Cela me rend fou, dit Lauderback.

Sa main chercha le pichet.

Balfour ne cachait pas son scepticisme. Y avait-il bien un moyen d'extorsion dans tout ce fatras ? Une vague mention d'une vague vengeance, pas de noms, pas de contexte, et des inepties sur une tricherie aux cartes ? Pas de quoi justifier un chantage. Manifestement, Lauderback lui cachait toujours quelque chose. D'un signe de tête, il indiqua que lui aussi reprendrait du vin.

Lauderback posa le pichet et reprit son récit :

— Avant de me quitter, il m'a demandé une chose, une seule. Raxworthy cherchait un homme pour compléter l'équipage de l'*Adieu-vat*... il avait passé une annonce dans le journal, et Wells en avait eu vent.

— Carver.

— Oui : Carver en avait eu vent. Il m'a demandé de dire un mot en sa faveur. Il allait se présenter sur le port le lendemain matin. Il m'a prié de lui rendre ce service, d'homme à homme.

— L'avez-vous fait ?

— Oui, avoua Lauderback à regret.

— Ce qui vous remet peut-être une marque.

— Que voulez-vous dire ?

— Encore un lien entre vous et lui, par le bateau.

Lauderback y réfléchit un instant, l'air très abattu.

— Oui, reconnut-il enfin. Mais avais-je le choix ? Il m'avait mis au pied du mur.

Pris d'un subit accès de sympathie pour cet homme, Balfour regretta d'avoir montré de l'humeur. Il se radoucit :

— Au pied du mur, en effet.

— Après cela, poursuivit Lauderback, il ne s'est rien passé. Rien du tout. Je suis retourné dans le Cantorbéry. J'ai attendu. Ce fichu clignot, je l'ai roulé dans ma tête à n'en pouvoir plus. Je ne vous le cache pas, je souhaitais la mort de Carver... si

le tueur lui faisait son affaire, je saurais au moins son identité avant qu'il ne s'en prenne à moi. Je lisais tous les jours l'*Otago Witness*, guettant... Dieu me pardonne... le nom de ce scélérat dans la colonne nécrologique. Mais non. Rien.

« Au bout d'un an environ... l'an passé, vers février ou mars... je reçois une lettre par la poste. C'est un relevé de compte annuel, en mon nom, établi par l'agence Danforth Fret.

— Danforth ? Jem Danforth ?

— Lui-même. Je n'ai jamais fait appel à Danforth pour mes expéditions personnelles mais, bien sûr, je le connais ; il loue une partie de l'*Adieu-vat* au tonneau.

— De la *Vertu* aussi, à l'occasion.

— Oui, aussi. À l'occasion, de la *Vertu*. Bien. J'épluche donc le relevé et je découvre, sur le trajet régulier de l'*Adieu-vat* entre la Nouvelle Zélande et l'Australie, un envoi répété au nom de Lauderback. Mon nom. Régulièrement, à chaque traversée de la mer Australienne d'est en ouest... à chaque voyage, la même entrée, affréteur Danforth, transporteur *Adieu-vat*, maître James Raxworthy, l'envoi d'une malle de dimensions ordinaires, contenant des effets à usage personnel, aux frais d'Alistair Lauderback. Moi. Croyez-moi, j'en ai eu la chair de poule. Mon nom, inscrit bien proprement, en regard d'une colonne de chiffres qui tenait toute la feuille, de haut en bas.

« Le compte était à jour. Rien à régler. Chaque mois, la facture avait été payée comptant. Quelqu'un avait monté toute l'affaire sous mon nom, en allant jusqu'à payer de sa poche. J'ai vérifié mes propres comptes : il n'y avait pas de trou, surtout pas un débours de l'ordre de quatre-vingts, quatre-vingt-dix livres en frais de transport. Une fuite de ce genre, je l'aurais remarquée, d'où qu'elle pût provenir. Mais non. Il y avait anguille sous roche.

« Dès que je l'ai pu, je me suis rendu à Dunedin pour faire ma propre enquête. C'était... au mois d'avril, je crois. Peut-être mai. Au début de l'automne. En arrivant à Dunedin, à peine débarqué, j'ai cherché directement l'*Adieu-vat*. Il était bien là, à l'ancre, amarré le long du quai, la passerelle baissée. Je suis monté à bord,

sans rencontrer personne. Je voulais parler à Raxworthy, bien sûr... mais il était introuvable. Dans le gaillard d'avant, je suis tombé sur Wells.

— Carver.

— Oui, Carver. En effet. Seul. Un sifflet de police dans une main, un pistolet dans l'autre. Il me dit qu'il peut siffler n'importe quand. Avec les bureaux du capitaine du port à cinquante mètres et l'écoutille grande ouverte, je reste coi. Il me raconte qu'il y a dans la cale de l'*Adieu-vat* une caisse étiquetée à mon nom et une piste de papier qui me lie, de même, au même envoi fait chaque mois de l'année écoulée. Le tout parfaitement légal, inscrit au journal de bord. Aux yeux de la loi, j'ai payé depuis un an le transport de cette caisse jusqu'à Melbourne et retour, dans les deux sens, encore et encore, c'est un fait que rien de ce que je m'aviserais de dire ne pourra réfuter. Bon. Je lui demande alors ce qu'il y a dans la caisse. Des toilettes de femme, il me dit. Des robes. Des chiffons.

« Pourquoi des robes ? je lui demande. Il me fait un sourire... horrible... et répond : Allons bon, monsieur Lauderback, chaque mois depuis un an vous faites venir de Melbourne les dernières modes ! Vous l'entretenez bien, votre belle maîtresse, Lydia Wells, vous la voulez élégante, et tout est inscrit dans les livres. Chaque fois que cette malle-là arrive à Melbourne, on la porte chez une couturière de Bourke-street... la crème de la crème, vous comprenez... une couturière donc, qui la fait chaque fois repartir remplie des plus belles nippes qu'on peut avoir pour de l'argent de ce côté-ci du globe. Vous êtes un homme très généreux, monsieur Lauderback.

La voix de Lauderback avait pris un ton aigri.

— Je lui demande comment il se fait que l'envoi a été enregistré à mon nom, et cela le fait bien rire. Il me dit que tous les rats de la ville connaissent Lydia Wells et savent ce qu'elle fait pour gagner sa vie. Elle n'a eu qu'à raconter au vieux Jem Danforth que je m'étais chargé de l'entretenir en pompons et en falbalas, mais que son nom à elle ne devait pas paraître, par respect pour ma pauvre épouse ! Il l'a crue sur parole. Il a pris la malle à mon



nom. Elle a payé comptant, en disant que c'était mon argent... et personne ne m'a rien dit. Par discrétion, voyez-vous, chacun croyant me rendre un fichu service en ne pas faisant éclater son jugement chrétien.

« Mais ce n'est rien encore. Les modes féminines, ce n'est rien. *Cette fois*, qu'il me dit, il y a autre chose dans la malle, en plus des robes. Je lui demande quoi. Une fortune, dit-il. Un magot en or pur, et le tout volé. Volé à qui ? je demande. À votre serviteur, fait-il, et par ma propre femme, Lydia Wells... et il éclate de rire, parce que évidemment cela fait partie de la machination : ils sont de mèche tous les deux. Mais *lui* alors, où a-t-il trouvé un magot en or pur ? Je lui pose la question, et il me dit qu'il a une concession du côté de Dunstan. Je lui demande si l'or est déclaré, et il me dit que non. Ce qui veut dire qu'il n'a pas payé de droits et que l'envoi se fait en fraude... ou plutôt se fera en fraude, si l'*Adieu-vat* lève l'ancre comme prévu, à la marée du matin.

« Bon, nous voilà donc dans le gaillard d'avant. Carver me laisse réfléchir, et je me demande quelle impression tout cela peut faire sur un témoin extérieur. L'impression qu'on aura, c'est que je le trompe depuis belle lurette en faisant la cour à sa femme, ma maîtresse. Cela, Carver peut le prouver. L'impression qu'on aura, c'est que je lui ai volé une fortune en or que j'essaie maintenant de faire sortir du pays. C'est que j'ai monté toute l'affaire pour le ruiner et l'acculer à la faillite. Je suis donc coupable d'adultère, de vol et même d'association de malfaiteurs, pour commencer. Mais le bouquet, c'est que l'or n'a pas été déclaré. Je risque donc d'être accusé de fraude, contrebande, trafic illicite, et que sais-je encore. De quoi croupir toute une vie en prison... et il ne me reste pas toute une vie, Thomas. Nenni. Je lui demande donc ce qu'il veut, et alors, enfin, il abat son jeu. Il veut le bateau.

— Il est assez bon marin pour le commander ?

— Oui. Il navigue sous les ordres de Raxworthy, et il veut se débarrasser de Raxworthy. Il a tout combiné : je dois renvoyer Raxworthy le soir même, résilier les engagements de l'équipage et lui céder le bateau en pleine propriété. C'est un outrage, je n'ai

pas besoin de vous le dire. Je lui ris au nez. Je refuse. Mais il a ce fichu sifflet et il fait mine de vouloir appeler le capitaine du port.

— Avez-vous demandé à voir l'or dans la malle ? demanda Balfour. Comment savez-vous que ce n'était pas du bluff ?

— Bien sûr que j'ai demandé à le voir, répondit Lauderback. Nous avons fait tout cela. Oh ! il avait bien préparé son coup... il faut le lui reconnaître. Dans la malle, il y avait cinq robes. Toutes à la mode de l'an passé, pour confirmer ses dires... prêtes à être transformées par la couturière de Melbourne. Mais ce n'est pas tout ! L'or ne traînait pas simplement en vrac sous ces toilettes. Il avait été cousu dans les plis et les doublures. Vraisemblablement par Lydia elle-même : elle sait bien manier l'aiguille, quand elle veut. On ne se doutait de rien, tant qu'on ne soupesait pas, et un douanier n'en aurait sans doute pas pris la peine... à moins d'avoir été prévenu et de savoir où chercher. Quand on ouvrait la malle, même en y fouillant, on ne voyait que des vêtements de femme, rien de plus. Eh oui, c'était un plan très astucieux.

— Minute ! Que je vous comprenne bien... Si le bateau avait appareillé comme prévu...

— Carver aurait découvert la malle dans la cale et fait semblant de ne l'avoir jamais vue jusque-là. Il l'aurait ouverte en présence de Raxworthy, en jouant l'indignation, la détresse, vous voyez ça d'ici. Après tout, c'étaient les robes de sa femme... et tous les papiers étaient à mon nom. Il aurait exigé de me faire traîner devant les tribunaux, pour vol, adultère, contrebande, tout le paquet. L'*Adieu-vat* n'aurait jamais quitté le port ; on lui aurait fait faire demi-tour dans la grand'rade. Alors la police serait venue me cueillir... et me mettre aux fers.

— Allons bon... Si les choses en étaient arrivées là, si on avait fait agir la justice... vous n'auriez eu qu'à tout mettre sur le dos de Lydia Wells, objecta Balfour. C'est pourtant *elle* qui serait allée en prison...

— Oui, elle y serait allée, sans doute, coupa Lauderback. Mais je n'allais pas risquer ma propre liberté simplement pour avoir la satisfaction de la voir punie, *elle*, selon ses mérites ! Elle aurait

certainement pris le parti de son mari, contre moi, si cette diable d'affaire était venue devant le tribunal, et la volte-face lui aurait valu une immense sympathie... pour avoir compris ses erreurs, n'est-ce pas ? Pour s'être repentie, avoir soutenu son mari légitime et autres balivernes.

— Si c'était bien lui, son mari légitime, fit remarquer Balfour. Maintenant on dirait que c'était *Crosbie Wells*...

— Eh oui, eh oui, éclata Lauderback. Mais je ne le savais pas alors, hein ? Ne me dites pas ce que j'aurais dû faire et comment j'aurais dû m'y prendre. Je ne le supporterai pas. Ce qui est fait est fait.

— Hé bien ! Par exemple !

— Il m'a eu à l'usure, dit Lauderback, écartant les mains dans un geste de capitulation. Je lui ai cédé le bateau.

— Et Raxworthy ? demanda Balfour après un instant de réflexion. Où était-il ce soir-là ?

— Au fichu tripot. En train de s'offrir la soirée de sa vie, sans doute, avec Lydia Wells aux petits soins pour lui, à lui souffler sur les dés !

— Il était dans le coup ?

— Je ne crois pas. Il s'était accordé une permission à terre... pour une réunion d'anciens de la marine, quelque chose d'officiel. Rien de louche. Et il n'y a rien eu depuis pour me mettre la puce à l'oreille.

— Que fait-il maintenant ?

— Raxworthy ? Il tient la barre de l'*Esprit de la Tamise*, crénon ! Et il s'ennuie comme le tigre qui prend le train. Il ne supporte pas la vapeur, cet homme-là. Il m'en veut à mort.

— Mais sait-il ce qui s'est passé ?

Lauderback le foudroya du regard :

— Je suis un homme public. Si n'importe qui savait ce qui s'est passé, vous seriez au courant. Je serais cuit. S'il sait ce qui s'est passé ? Non, bien sûr qu'il ne sait pas !

Manifestement, il en avait assez de sa propre histoire. Le récit des événements avait ravivé sa honte d'avoir été joué. Balfour attendit un instant avant de le relancer :

— La vente du navire est pourtant de notoriété publique, annoncée dans le journal.

Lauderback lâcha un juron.

— Eh oui. À en croire le journal, j'ai vendu le fichu rafiote un très bon prix, réglé en or pur. Évidemment, je n'en ai jamais vu la couleur. L'or est resté dans cette fichue malle, et lorsque l'*Adieu-vat*, qui a appareillé au lendemain de toute l'histoire, est arrivé ensuite à Melbourne, quelqu'un est venu en prendre livraison... comme chaque mois depuis un an. Et alors elle a disparu, comme de bien entendu. Je ne pouvais strictement rien faire, sans provoquer un scandale de tous les diables, dont j'aurais été la première victime. Dieu sait où l'or se trouve maintenant. Et l'homme garde aussi le bateau par-dessus le marché, conclut-il en déversant sa colère sur l'huilier.

— Quelle était la vraie valeur de l'or dans la malle... à vue de nez ?

— Je ne suis pas prospecteur, mais au poids des robes, je l'estimerais à quelques milliers de livres, au bas mot.

— Et l'or, vous ne l'avez plus revu.

— Non.

— Vous n'en avez pas entendu parler.

— Non.

— Et la donzelle, Lydia Wells... Vous l'avez revue ?

— Lydia Wells n'est pas une *donzelle*, répondit Lauderback avec un rire discordant. Je ne sais pas bien ce qu'elle est, mais *donzelle* n'est pas le mot, Thomas. Pas ça.

Il laissa pourtant la question sans réponse. Balfour revint à la charge :

— Vous savez qu'elle se trouve ici... à Hokitika.

— Vous me l'avez dit, reconnut Lauderback d'un ton sombre, refusant de rien ajouter.

Quelle étrange bête indomptée que l'adulation ! Capable, sans crier gare, de relever la tête et de rompre la bride fabriquée de sa propre main ! Le culte voué par Balfour à son compagnon, le même sentiment qui s'était coulé d'abord dans le moule de la

mauvaise humeur, fit monter à présent un flot de mépris. Avoir tant perdu... à cause d'une *maîtresse* ! Pour la femme d'un autre !

Or, le mépris, si sévère que soit la censure qu'il prétend exercer, n'est pas incompatible avec une certaine clairvoyance. Tandis que Lauderback vidait son verre et commandait d'un claquement de doigts une nouvelle tournée, Thomas Balfour l'observa avec dédain... dédain qui fit bientôt place à une défiance qui, enfin, lui ouvrit les yeux. Il restait, dans l'histoire de Lauderback, des incohérences. Que dire, par exemple, de la mort opportune de Crosbie Wells ? *Voilà* une coïncidence dont le politicien n'avait encore rien dit... comme il lui restait aussi à expliquer ce qui avait pu lui faire imaginer que Carver et Wells seraient frères ! Que dire de Lydia Wells, qui avait fait une entrée si remarquée à Hokitika pour réclamer son héritage légitime, arrivant si tôt après la mort de son prétendu époux que le capitaine du port n'avait plaisanté qu'à moitié en lui demandant si la poste de Hokitika avait donc fait installer le télégraphe ? Balfour comprit, sans l'ombre d'un doute, que son interlocuteur ne lui avait pas dit toute la vérité ; il ignorait, en revanche, la cause de cette duplicité. Qui Lauderback entendait-il protéger ? Lui seul ? Ou plutôt un autre ?

Voilà qu'il se penchait en avant, frappait la table de l'index (comme il aurait porté un coup de poignard) et disait, avec un regard qui avait retrouvé sa vivacité :

— Mais il me vient une idée. Au sujet de Carver. Si Carver *est* bel et bien son nom, la vente du bateau est nulle. On ne peut pas signer un acte du nom d'un autre.

Balfour ne réagit pas. Il était troublé par le jugement nouveau qu'il venait de porter sur cet homme, par la distance critique qui s'ouvrait soudain, tel un abîme de doute, entre eux.

— Et même s'il s'appelle tout de bon Wells, reprit Lauderback en s'animant de plus en plus... En admettant même que ce soit vrai, Lydia ne peut pas être mariée à deux hommes à la fois, n'est-ce pas ? C'est comme vous disiez tout à l'heure : le mariage ou le nom, l'un ou l'autre est faux !

Un gamin apporta un pichet de vin fraîchement tiré. Balfour se chargea du service et parla tout en remplissant les verres :

— Mais justement, ce n'est peut-être *pas* à la fois. Elle a pu faire dissoudre son mariage avec l'un pour épouser ensuite son frère.

Le mot « frère » était placé clairement entre les guillemets d'une réserve mentale, mais Lauderback, stimulé par cette possibilité nouvelle, n'y fit pas attention.

— Quand même, dit-il, si Carver s'appelle bel et bien Carver, sa signature est un faux et la vente du navire est nulle. Croyez-moi, Thomas : on le tient, dans tous les cas de figure. Dans tous les cas. Carver est pris à son propre mensonge.

Son soulagement était tel, qu'il en oubliait complètement la prudence. Balfour le relança :

— Vous voulez donc sa peau maintenant ?

— Je vais le démasquer, clama Lauderback, les yeux étincelants. Je vais démasquer Francis Carver et reprendre l'*Adieu-vat*.

— Et le vengeur mystérieux ?

— Qui ça ?

— Celui que Carver croit avoir à ses trousses. L'homme au clignot.

— Pas de nouvelles. Je présume que son histoire était inventée de toutes pièces.

— C'est-à-dire qu'il n'a tué personne ? demanda encore Balfour d'un ton dégagé. Qu'il n'est pas un assassin ?

— Une fripouille, voilà ce qu'il est, répondit Lauderback en abattant son poing sur la table. Une fripouille et un menteur ! Et encore un voleur ! Mais je l'aurai. Je lui ferai payer.

— Et l'élection ? Et Caroline ?

Le prénom était celui de l'épouse de Lauderback, qui rétorqua cependant avec dédain :

— Il n'y a pas de danger, ni pour l'une ni pour l'autre. L'affaire peut se régler entre quatre yeux. Je n'ai qu'à le coincer sur le contrat de vente. Le faire chanter... comme il l'a fait avec moi. Lui rendre la monnaie de sa pièce.

— Allons donc !

Balfour l'observait en se caressant la barbe.

— Carver aura sans doute détruit son propre exemplaire, si sa signature est bien frauduleuse... Il faudra donc faire certifier le mien, pour plus de sûreté.

— Allons ! répéta Balfour. Ne nous pressons pas !

— Pourquoi ? Je peux commencer de suite ! Je sais exactement où trouver le contrat. En faisant mes bagages, je l'ai mis dans la malle que vous vous êtes chargé d'expédier pour moi.

Lauderback se laissait gagner par la fièvre. Balfour sentit son estomac se serrer. Le sang lui monta brusquement au visage. Il ouvrit la bouche pour répondre... mais n'en eut pas le courage et se tut.

— La *Vertu* est-elle déjà arrivée et repartie ? demanda Lauderback. Vous l'attendiez la semaine passée, si je ne me trompe.

Balfour l'entendait à peine. Les oreilles lui cornaient. Il aurait dû lâcher le morceau dès qu'ils s'étaient retrouvés tête à tête. Il était bête. Bête ! criait-il dans son for intérieur. Mais ne pourrait-il pas dire simplement la vérité à Lauderback ? La disparition de la caisse n'était la faute de personne, c'était un accident, probablement une erreur d'écritures, et elle allait refaire surface tôt ou tard, là où on s'y attendait le moins... un peu cabossée peut-être, mais intacte. Lauderback comprendrait sûrement ! S'il faisait l'aveu en toute franchise, en gardant son calme... s'il se reconnaissait fautif...

Soudain, son sang ne fit qu'un tour. Il y avait forcément un rapport entre la malle qui figurait dans l'histoire de Lauderback... la caisse pleine de robes de femme qui avait fait l'aller et le retour sur la mer Australienne chaque mois pendant un an... et la malle contenant ses effets personnels, dont l'acte frauduleux, qui venait de disparaître sur le quai de Hokitika. *Forcément*, puisque Balfour n'avait jamais rien égaré ; jamais on ne lui avait rien volé depuis qu'il était dans le métier, et ce n'était pas d'hier ! Son cœur se mit à battre. Francis Carver avait déjà fait chanter le politicien ; peut-être allait-il refaire le même coup ! Peut-être était-ce *Carver* qui avait dérobé la caisse ! Après tout, il était un habitué du port de Hokitika...

Lauderback promenait ses regards sur la table, à la recherche d'une bouchée à se mettre sous la dent ; il n'avait pas vu Balfour changer de face en ruminant cette nouvelle hypothèse. Ce fut donc sans impatience qu'il répéta sa question :

— Elle est déjà passée, la *Vertu* ?

— Non, dit Balfour.

La salle lui parut se resserrer autour de son mensonge.

— Pas encore arrivée ? demanda Lauderback, cueillant enfin un pâle oignon orphelin dans l'assiette de Jock Smith. J'ai donc battu de vitesse mon propre clipper, et à cheval ! Je ne l'aurais pas cru ! Rien n'a capoté en mer, j'espère ?

Il avait retrouvé sa belle humeur. Il en était même grisé, indépendamment du vin. Rien ne remonte l'esprit comme une promesse de revanche !

— Non, répondit de nouveau Balfour.

— Elle est bien en route, n'est-ce pas ?

— Oui, approuva Balfour après un bref silence. Toujours en route. C'est ça.

— Elle arrive de Dunedin par la route de l'ouest ? Ou en remontant d'abord au nord pour emprunter le détroit ?

Balfour transpirait. Les yeux sur la mâchoire de Lauderback, suivant les mouvements de mastication, il opta finalement pour le chemin le plus long.

— En remontant.

Lauderback avala et lâcha un soupir :

— Hé bien, rien à faire. Ce sont les aléas du transport maritime, je suppose. Mais vous me le ferez savoir, n'est-ce pas, dès qu'elle entrera au port ?

— Oui, bien sûr... Oui. Vous en serez averti.

— Je suis impatient, dit Lauderback, marquant une pause avant d'ajouter : Dites donc, Tom... Une petite chose encore. Vous comprenez certainement que ce que je vous ai confié ce matin...

— Sous le sceau du secret, intervint Balfour. Personne n'en saura rien.

— Avec ma campagne sur le point de...



— C'est inutile. Ça va de soi. Motus et bouche cousue.

— Bien.

Lauderback repoussa sa chaise, se frappa les genoux et reprit :

— Et maintenant, pensons à Jacquot et Augustus, les pauvres ! J'ai été inqualifiable.

— Oui, ce pauvre Jock, ce pauvre Augustus. En effet, murmura Balfour.

D'un signe de main, il invita Lauderback à ne pas se gêner pour lui, mais l'autre rendossait déjà son manteau en fredonnant entre ses dents.

Le cœur de Thomas Balfour battait à se rompre. Il n'avait aucune expérience de la pression terrible qu'un mensonge entraîne à sa suite, lorsque le menteur commence à entrevoir la chaîne qui le lie désormais à son mensonge et le forcera à continuer à mentir, à aggraver la fraude initiale en multipliant les mensonges de détail, cloîtré dans la contemplation solitaire de son erreur. Balfour traînerait son mensonge comme un boulet aussi longtemps qu'il n'aurait pas récupéré la caisse perdue. Il faudrait faire vite... sans le secours de Lauderback et à son insu.

— Allez donc jouer un peu les politiciens, monsieur Lauderback, suggéra-t-il. Cela vous fera du bien, je crois, de serrer quelques mains. Offrez-vous une petite partie de dés. Une partie de boules. Une soirée au théâtre. Ne pensez plus à toute cette histoire.

— Et vous ?

— Je vais faire un tour sur le port, poser quelques questions et essayer d'avoir des nouvelles de Carver. Ce qu'il devient, où il se trouve.

Une ombre de crainte passa sur les traits de Lauderback.

— Vous disiez pourtant qu'il était en route pour Canton. N'est-ce pas ? Pour le commerce du thé ?

— Mieux vaut nous en assurer. Il s'agit de parer à toutes les éventualités.

Tout en parlant, Balfour pensait à la caisse disparue et à la possibilité d'un vol, conçu ou commis par Francis Carver. Mais

quel intérêt Carver pouvait-il avoir à tirer une *double* vengeance d'Alistair Lauderback... après un premier chantage pleinement réussi ?

— Soyez discret, dit Lauderback. Si vous interrogez les gens... La discrétion avant tout.

— Ça ira tout seul. Les gars me connaissent du côté de Gibson's-quay, et j'ai souvent expédié des marchandises à bord de l'*Adieu-vat*, je vous l'ai déjà dit. En tout cas, mieux vaut que ce soit moi qui pose les questions.

— Oui, c'est préférable. En effet. Allez, faites.

Il approuva d'un hochement de tête. C'était là précisément la sorte de service que sa fortune avait accoutumé Alistair Lauderback à accepter comme son dû. Il ne trouvait rien d'étrange à ce que Balfour sacrifiât son samedi pour mettre de l'ordre dans des affaires qui n'étaient aucunement les siennes, ne se demanda pas un instant s'il ne risquait pas sa réputation en se mêlant à une histoire de cocuage, de chantage, de meurtre et de vengeance, ne pensa même pas à l'en remercier. Il était soulagé, cela lui suffisait. L'ordre invisible avait été rétabli : le même qui l'assurait d'avoir chaque matin un œuf mollet dans son assiette et la table débarrassée après le repas. Il rectifia le nœud de sa cravate et se leva, ragaillard.

Balfour lança encore d'un ton léger :

— Je vous conseillerais aussi d'éviter les parages de Lydia Wells. Attendu que...

— Bien sûr, bien sûr, bien sûr, fit Lauderback, ramassant ses gants de la main gauche tout en tendant la droite à Balfour. Nous attraperons bien le coquin, n'est-ce pas ?

Balfour comprit soudain que Lauderback savait exactement la nature du « clignot » par lequel Frank Carver le tenait. Il n'aurait pas su expliquer comment il était arrivé à cette certitude... mais voilà, il n'y avait plus à douter.

— Oui, dit-il en serrant très fermement la main offerte. Nous attraperons le coquin, ce ne sera pas long.